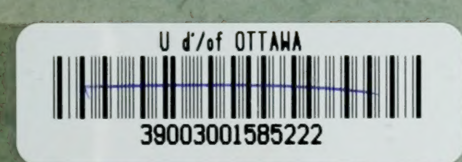

U d'/of OTTAWA
39003001585222

L'ÉGLISE ET LES ÉGLISES

DANS L'HISTOIRE

DU MÊME AUTEUR :

Aux Pays du Christ. Études bibliques en Égypte et en Palestine. 1 vol. in-4°. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* (BONNE PRESSE, PARIS).

Autour de la Foi. — (*A propos de liberté*). 1 vol. in-16. (Chez P. LETHIELLEUX, PARIS).

L'Histoire et les histoires dans la Bible. 1 vol. in-16. (Chez P. LETHIELLEUX, PARIS).

Imprimatur

Parisiis, die 30ª Januarii 1908,

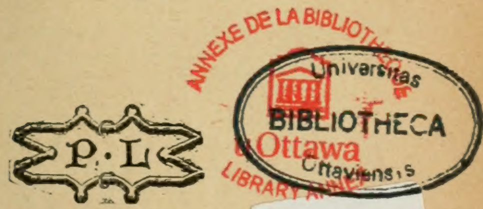
H ODELIN, Vic. Gén.

M^CE LANDRIEUX

L'Église

et

les églises



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDI

10, RUE CASSETTE, 10



TABLE DES MATIÈRES

II. *LES ÉGLISES*

OUVRAGES A CONSULTER

pour suppléer au laconisme forcé de cette étude sur L'Église et les Églises.

I[re] PARTIE : MGR DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*. — G. GOYAU, *Les Papes et la civilisation*. — G. KURTH, *Origines de la civilisation moderne*.

II[e] PARTIE : JANSSEN, *L'Allemagne et la réforme*. — A. BAUDRILLART, *L'Église catholique, La Renaissance et le Protestantisme*. — G. GOYAU, *Les Papes et la civilisation*, et *L'Allemagne religieuse*. — THUREAU-DANGIN, *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX[e] siècle*. — GUIBERT, *Le Réveil du catholicisme en Angleterre*.

Paris, 25 Janvier 1908.

Cher Monsieur le Vicaire général et Ami,

Vous me faites l'honneur de me demander un mot d'introduction pour ce nouvel opuscule « l'Église et les Églises dans l'histoire », *par lequel vous continuez votre œuvre de vaillant apostolat. Je répondrais bien volontiers à votre désir quand je n'aurais d'autre raison que l'agréable souvenir de notre collaboration d'il y a douze ans, lorsque nous revoyions ensemble ce grand travail de* « La France chrétienne dans l'histoire », *qu'avait inspiré et réclamé, à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis, votre archevêque, votre ami, votre père, l'illustre Cardinal Langénieux.*

C'est encore un grand tableau d'histoire que vous avez brossé. Avec beaucoup d'élan, de verve et de vie, vous faites passer sous nos yeux, en moins de quatre-vingts pages, les dix-neuf siècles écoulés de la vie de l'Église catholique, avec ses grandeurs, ses faiblesses humaines, et aussi ce que vous appelez ses divines *faiblesses, à certaines époques, son dénuement, la déconcertante simplicité de ses moyens d'action. Vous la montrez aux prises avec les périls du dehors et ceux du dedans ; d'un mot heureux, vous caractérisez chacune de ses épreuves et chacune de ses gloires ; vous nous laissez sur de grands espoirs, le monde catholique se serrant plus que jamais autour de son chef, le Vicaire de Jésus-Christ.*

Puis, à ce tableau, vous opposez celui des Églises séparées, et vous ne craignez même pas de faire une place à l'Islam, non que vous le mettiez sur le même plan que le schisme ou l'hérésie, mais à cause

de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme.

Vos souvenirs d'Orient, votre participation aux travaux du Cardinal Langénieux, vous dictent des pages très personnelles sur les Églises chrétiennes d'Orient et les moyens de les ramener à l'unité catholique. Vous êtes franchement hostile à cette méthode d'apostolat qu'on appelle le latinisme.

Enfin, vous nous faites assister à la dissolution du protestantisme dans le rationalisme pur et simple. Et vous terminez par un appel aux âmes de bonne foi.

Ce petit volume a sa place marquée dans une bibliothèque d'apologétique ; par ses vues d'ensemble et ses aperçus généraux, il peut servir de thème de développement dans des cercles d'études ; il peut aider aussi les catéchistes de la persévérance à donner aux jeunes gens des idées justes sur la vie de l'Église, la

force incomparable, unique, que procure la possession de la vérité pour faire le bien.

Veuillez agréer, cher Monsieur le Vicaire général et Ami, avec mes vœux pour le succès de votre livre, l'expression de mes sentiments de respectueux et cordial dévouement en N. S.

Alfred BAUDRILLART,

Recteur de l'Institut catholique de Paris.

L'ÉGLISE ET LES ÉGLISES
DANS L'HISTOIRE

I. — *L'ÉGLISE*

Six semaines avaient passé déjà sur les scènes tragiques du Golgotha. Le temps faisait son œuvre. Jérusalem se reprenait peu à peu. L'étrange disparition du corps de Jésus avait bien surexcité un moment les esprits, surtout que, sur les dires de quelques femmes exaltées, le bruit s'était répandu d'une résurrection. On parlait d'apparitions, sur la route d'Emmaüs, ici, là, ailleurs encore [1]. Mais, ces rumeurs populaires n'avaient pas pris autrement de consistance.

Les Galiléens que l'on s'était accoutumé à voir autour de Jésus, avaient

---

1. Marc, XVI, 13 ; Luc, XXIV, 15-36 ; Joan., XX, 15, 19, 26.

quitté le pays depuis plus d'un mois. Leur présence était signalée à Capharnaum. Tombés de leur rêve, ils avaient dû reprendre pour vivre leur paisible métier de pêcheurs [1].

On disait bien, pourtant, qu'ils étaient revenus. Le Gouverneur avait même été informé par sa police que, tout récemment, ils s'étaient réunis clandestinement sur la colline des Oliviers [2] ; et, s'il fallait en croire les bruits qui circulaient en ville, Jésus se serait trouvé au milieu d'eux pour des adieux définitifs. On racontait qu'il aurait alors disparu, dans une sorte d'apothéose mystérieuse ; et, depuis, on n'avait revu personne.

C'était donc bien fini, tout cela.

Les grands Juifs du Sanhédrin, qui avaient eu peur réellement, qui s'étaient vus débordés un moment par l'opinion et quasi lâchés par Pilate, se sentaient enfin pleinement rassurés.

Ils se trompaient.

---

1. Joan., XXI, 3. — 2. Act., I, 12.

Au matin de la Pentecôte, sur les neuf heures[1], la cité, de nouveau, est en émoi ; car, ils étaient là depuis dix jours, chez Joseph d'Arimathie, se concertant, ces hommes de Galilée qu'on croyait disparus.

Ils font maintenant une manifestation. Ils ameutent les foules. Ils sont fous où ils sont ivres[2], à moins qu'ils ne soient, comme le peuple le prétend déjà, sous le coup de l'inspiration divine ; mais, avec une belle audace, qu'on ne leur connaissait point, ils font tête au Sanhédrin. Ils réveillent les passions assoupies qu'avaient soulevées l'Affaire. Ils reviennent sur la chose jugée. Ils affirment hardiment que ce Jésus, le supplicié de l'autre jour, est Dieu, qu'il est ressuscité, et qu'ils tiennent de lui la mission de reprendre et de poursuivre son œuvre rédemptrice. Et voilà qu'au lieu de ramasser des pierres sur le chemin pour les lapider, la multitude les acclame et se fait baptiser[3].

1. Act., II, 15. — 2. *Ibid.*, II, 13. — 3. *Ibid.*, II, 41.

En vain, le Sanhédrin précipite ses résolutions et prend les mesures les plus énergiques pour réduire les Apôtres au silence : ni les procès, ni les supplices ne leur ferment la bouche. Ils jettent fièrement à la face des Juges, ce *non possumus*, dont l'écho répercuté cent fois à travers l'histoire a suffi pour mettre en déroute, hier encore, maintenant, sous nos yeux, après vingt siècles, la politique sournoise, incohérente et rageuse de nos tyrans modernes.

C'était la toute jeune Église du Christ qui sortait du Cénacle, son berceau. Elle essayait ses premiers pas ; et, tout de suite, voilà qu'elle trébuche dans la persécution.

Regardons-la d'un peu plus près ; examinons ses titres, ses ressources ; demandons-lui ce qu'elle pense d'elle-même et ce qu'elle compte faire.

— Elle se recommande de ce petit pauvre, né dans la misère noire, à Bethléem, au temps d'Hérode, qu'on appelait Jésus, qui fut longtemps ouvrier à

Nazareth, qui entreprit un beau jour, il y a un peu plus de trois ans, de réformer la religion dévoyée d'Israël, sans autre résultat, d'ailleurs, que d'exaspérer le Sanhédrin qui eut bien vite raison de lui en le faisant condamner au dernier supplice, le mois passé.

En fait de ressources, elle n'a absolument rien que cela, sa foi en Jésus. Ils sont là une douzaine, sans crédit, sans notoriété, sans appui aucun, sans défense : Simon Pierre est bien le chef de ce petit groupe ; mais, c'est peut-être tant pis ; car, vraiment, son passé n'est pas très rassurant ; jusqu'alors il s'est montré plutôt incapable.

Ils n'ont dans les mains rien de ce qui donne à l'homme d'action un prestige quelconque : pas d'argent, pas seulement de quoi vivre au jour le jour ; des noms vulgaires, qui ne disent rien, qui sonnent mal ; ce sont de petites gens, du bas peuple ; pas de valeur personnelle, pas plus d'initiative que de courage, on l'a bien vu au cours des derniers événe-

ments ; pas même cette éloquence naturelle qui ne mène pas loin, mais qui suffit, parfois, à entraîner les masses. Leurs préoccupations, très bornées jusqu'à hier, les ramenaient sans cesse à leurs barques et à leurs filets. Leur rêverie sur le Lac, rythmée par la chanson monotone des flots, errait d'une rive à l'autre sans s'égarer jamais plus loin. Jésus avait bien essayé, sans guère y réussir, de les soulever un peu ; le feu qui dévorait son cœur, plus d'une fois a embrasé leur cœur, et leur âme, bien souvent, vibrait au contact de la sienne ; mais, leur nature fruste reprenait vite le dessus.

Si encore, ils prêchaient une religion large, facile, attrayante, un peu voluptueuse et sensuelle, ils auraient du moins pour eux la complicité des passions humaines.

Et, d'ailleurs, à quoi bon ? Est-ce que, sur ce terrain du sensualisme, tous les cultes païens, qui pullulent dans l'Empire, ne se font pas déjà une con-

currence effrénée ? Mais, on la connaît la doctrine de Jésus : c'est tout l'inverse de ce qui conviendrait ; elle condamne la jouissance et le plaisir ; elle est rigide, austère, rebutante à l'excès ; elle exalte la pauvreté ; elle prône la mortification, la pénitence, le renoncement ; elle exige l'humilité ; elle impose la chasteté ; elle tient toute dans ce mot dur et triste : *Sacrifice !* Et Jésus lui-même, qui captivait les foules par le charme prenant de son éloquence, par ses miracles et sa bonté, Jésus n'a pu rien obtenir avec cela.

Il faut tout de même, qu'à défaut de garanties positives pour baser une espérance, fût-elle chimérique, ils aient un idéal quelconque, une illusion !

Eh bien ! oui, ils ont une illusion.

Ils se considèrent comme les héritiers directs du Peuple de Dieu. Ils sont convaincus que les Docteurs de la Loi, les Prêtres, les Sanhédrites sont dans l'erreur ; qu'eux seuls y voient clair ; que Jésus est le Messie ; qu'en dépit des ap-

parences et des catastrophes, c'est lui le Sauveur. Ils ont conscience d'avoir reçu de lui pouvoir de baptiser, de remettre les péchés, d'assurer, par le rite mystique de la fraction du pain, la permanence de son sacrifice, d'appliquer aux âmes les fruits de la Rédemption, la force sanctifiante qui est principe de vie éternelle. Ils prétendent qu'ils sont chargés de communiquer ces biens, avec l'Évangile, à toutes les nations, à l'humanité tout entière : rien que cela.

Ils se seraient mis dans la tête de raviver un peu, sur place, en Galilée, comme on ravive des cendres toutes chaudes, les sympathies si ardentes de leurs concitoyens pour leur maître, qu'on dirait : « Ce sont des naïfs, qui ne savent se résigner à l'effondrement de leurs espérances et qui s'imaginent pouvoir faire fond encore sur la popularité de Jésus ».

Mais, c'est bien autre chose !

Ils ont l'ambition folle d'endoctriner, au nom de ce crucifié, toutes les nations de la terre, en dépit de l'opposition des

races, des divergences de mœurs et des conflits politiques. Et ils ne se proposent pas, remarquez bien, de faire tolérer et admettre, parmi les autres, la religion de Jésus : ils prétendent la substituer, elle, dernière venue, à toutes les autres ; ils revendiquent pour elle, non une place, fût-ce la première, mais toute la place ! Ils veulent, sur ce terrain, une domination exclusive, une prise de possession absolue, qui ne se borne pas au rite extérieur, mais qui saisisse tout l'homme, cœur, esprit et volonté.

La religion de Jésus est l'Unique ; et, par conséquent, l'Universelle.

La religion de Moïse n'était que la religion d'Israël, la religion d'un peuple, et la synagogue était nationale, mais la religion de Jésus est la religion de tous les peuples et son église est *catholique* ; elle est faite pour tous les pays et pour tous les siècles : elle n'aura pas de frontières et elle remplira tous les temps.

Ils sont convaincus. Ils sont résolus. Jésus leur a dit : « *Allez !* » et ils vont,

avec la naïveté, la candeur, la robuste confiance des croyants. Ils entreprennent la conquête du monde avec la sereine imprévoyance des simples qui ne soupçonnent ni les difficultés ni les obstacles.

Inconscience ou démence, voilà leur mentalité, leur état d'âme.

S'en sont-ils expliqués aussi clairement devant le Sanhédrin? Il semble bien que oui. Et je ne m'étonne plus que l'extravagance même de ce plan colossal, sur les lèvres de ces prolétaires, qui ne sont rien, qui n'ont rien, qui ne pèsent rien, qui comptent pour rien, même dans leur chétive province de Galilée, ait désarmé leurs Juges. Le vieux Gamaliel a trouvé le mot de la situation : « *Laissez faire*, a-t-il dit, *si ça vient de l'homme, ça n'ira pas loin : si ça vient de Dieu, vous ne l'étoufferez pas !* [1].

Tout est là, en effet ; humainement parlant, telle qu'elle se présente, l'entreprise ne peut qu'avorter misérablement et très vite.

1 Act. V. 38

Voyez-vous, alors, dans sa sublime simplicité le Plan divin? Plus la disproportion sera poussée à l'extrême entre l'ampleur merveilleuse des résultats et la médiocrité initiale, pour ne pas dire la nullité des auxiliaires, plus clairement on verra transparaître et resplendir, à travers le fait humain de la fondation de l'Église, de son expansion, de sa vitalité, de sa durée, l'intervention de la Providence ; et le bon sens, aussi bien que la foi, imposera cette conclusion : *C'est l'œuvre de Dieu !*

Cette preuve de la divinité de l'Église vaut la peine qu'on s'y arrête.

Je m'y suis attardé à dessein ; et les esprits inquiets qui s'affectent trop facilement des ombres, des taches, des scandales que la faiblesse ou la malice des hommes introduisent dans l'Église, ne devraient jamais la perdre de vue [1].

---

1. Cette invraisemblable propagation du Christianisme n'est pas seulement un signe de sa divinité, c'en est une preuve de plus. « *L'Église est par elle-même, du fait de son admirable diffusion, un*

Il ne faudrait pas croire, pourtant, que l'action de Dieu dans l'Église, plus intense assurément et plus éclatante au début qu'aujourd'hui, l'ait été au point de ne laisser aux apôtres qu'un rôle purement passif. Il y eut bien, à l'origine, une surabondance de grâces, des dons extraordinaires qui appuyèrent singulièrement la prédication apostolique [1], qui n'eurent qu'un temps et qu'on ne rencontre plus qu'à l'état d'exception dans la vie des saints ; mais, le régime normal de l'Église est tout autre.

Ce ne sont point des grands coups de lumière qui éclairent chacun de ses pas,

---

témoignage irrécusable de sa mission divine ». (Cf. Concile du Vatican. Constit. *Dei Filius*. c. III.)

C'est l'argument décisif que Dante fait valoir pour justifier sa foi :

Se il mondo si resolve ad Christianesmo,
Diss'io, senza miracoli, qu'est' uno
E tal, che gli altri non sono il centesmo.

Parad. Cant. XXIV. v. 56.

« Que le monde ait pu se convertir au christianisme sans miracle, je dis que cela seul en serait un cent fois plus grand que tous les autres ».

1. I. Cor. II. 4 ; XII, XIV. Hebr. II. 4.

ni des motions irrésistibles qui déterminent chacun de ses actes. Il ne s'agit pas de révélation habituelle, ni d'inspiration proprement dite ; mais, surtout, d'une assistance négative qui préserve de l'erreur plutôt qu'elle n'impose la vérité.

C'est une œuvre en collaboration. L'ouvrier apostolique apporte son initiative, ses études, son travail ; Dieu surveille, seconde au jour le jour, soutient toujours, plus fort dans les passes difficiles, et redresse quand il y a lieu, comme une mère qui donne la main à son enfant : l'enfant a l'impression qu'il marche tout seul, et il marche ; mais, sans cet appui, il tomberait, il s'égarerait. Assistance délicate qui, loin d'effacer l'effort de l'homme, se cache au contraire discrètement par dessous ; si bien qu'au premier aspect, l'Église chemine à travers les événements d'une allure toute humaine ; elle cherche, elle hésite, elle n'avance que d'un pas grave qui paraît timide ; et, ce n'est qu'après coup, à la longue, lorsqu'on mesure l'étape fournie,

l'obstacle franchi, que l'on discerne dans l'évolution progressive de l'Église, avec moins de relief peut-être que sous l'ancienne Loi, mais très nette et sans qu'on puisse s'y méprendre, la marque divine de la Providence.

Un jeu complexe de lumière et d'ombre, des crises terribles, des luttes, des fléchissements momentanés qui déconcertent, des tribulations sans nombre, à peine coupées, de loin en loin, par quelques répits, puis des triomphes soudains, inattendus qui la poussent en avant : Voilà toute son histoire !

Vingt fois, on a cru qu'elle allait défaillir épuisée, s'effondrer avec une époque finie, avec une civilisation qui tombait : vingt fois, elle s'est relevée, souple, vigoureuse, rajeunie par l'épreuve pour faire face à l'avenir, prête à tendre la main au siècle nouveau, comme si, née d'hier, elle était faite pour lui. Le temps qui use tout, la respecte. Elle dure sans vieillir.

— Maintenant qu'elle nous a dit ce

qu'elle est et ce qu'elle compte faire, voyons-la à l'œuvre.

Elle faillit mourir dans son berceau, non du fait de la persécution juive, mais étouffée dans les langes du Judaïsme.

Les Apôtres étaient des Juifs ; ils avaient l'âme juive, la mentalité d'Israël : « race élue, peuple choisi, instrument de l'effort messianique, etc., etc... Les Pharisiens, les Docteurs de la loi, les Sanhédrites, tout ce monde officiel qui s'est insurgé contre Jésus, a trahi la Cause : il est répudié ; il n'a plus ni autorité ni mission ; mais le peuple juif survit et il reste toujours le Peuple de Dieu. De précurseur, il va devenir apôtre ; après avoir préparé la Rédemption, il la continuera : seulement, il y a un autre sacerdoce substitué par Jésus au sacerdoce mosaïque indigne et déchu ; et, désormais, ils sont, eux, les prêtres, les Chefs du Peuple de Dieu ».

Il n'y a pas de cassure ; tout se tient : le Nouveau Testament se rattache à l'Ancien ; l'Évangile n'est qu'un développe-

ment, une épuration de la Loi ; le Christianisme plonge ses racines dans la synagogue ; l'Église n'est que la suite logique, l'aboutissement normal, le prolongement de la religion d'Israël.

Les Apôtres l'entendaient ainsi, sans perdre de vue pour cela leur mandat : « *Euntes docete omnes gentes !* [1] »

Il n'y eut pas méprise sur le but, mais tâtonnement dans le procédé.

Jésus s'est donné d'abord à son Peuple ; il est fils d'Abraham, l'hôte sinon le prisonnier d'Israël. Israël n'hésite plus à ouvrir aux étrangers la porte de sa maison, mais il ne conçoit pas qu'on puisse entrer dans l'Église de Jésus sans passer par la synagogue ; c'est-à-dire que, sous prétexte que cette antique institution du Judaïsme a été, en fait, le vestibule du Christianisme, il prétend imposer à tous ceux qui ne sont pas Juifs de race et qui veulent devenir chrétiens, de s'agréger au Peuple de Dieu

1. Matth. XXIV, 14 ; XXVIII, 19

et d'accepter, en même temps que l'Évangile, les observances mosaïques.

C'était compliquer la question religieuse d'une grave question sociale et politique.

Les Juifs, en général, ceux de la dispersion surtout, « ces vagabonds d'Israël », étaient trop mal vus, à Alexandrie, à Athènes, à Rome, partout, pour que les étrangers pussent se prêter, sans s'amoindrir, à ces initiations qui équivalaient, en somme, à une naturalisation juive : l'orgueil d'un grec ou d'un romain devait fatalement se cabrer devant cette porte trop basse.

On le vit bientôt, dès que la propagande, débordant la Judée, entama Antioche, Chypre, l'Asie Mineure.

A Jérusalem, la chose, au début, n'avait pas d'importance. Apparemment, l'attitude d'un disciple de Jésus ne se distinguait guère de celle d'un juif pieux ; il gardait les mêmes livres, les mêmes rites ; comme lui, il allait au Temple. Mais, ailleurs, il en fut tout autrement.

D'abord accueilli, à titre de concitoyen, dans les Juiveries de l'endroit, l'Apôtre se heurtait tout de suite à un double écueil : tant qu'il subordonnait son action aux convenances ou aux exigences de ces petites communautés juives, elle était paralysée auprès des païens ; et, sitôt qu'il faisait mine de s'affranchir un peu du rigorisme mosaïque pour faciliter la conversion des étrangers, c'était toute la colonie juive qui s'insurgeait contre lui.

L'Église était bloquée, dans une impasse. S. Paul, plus frappé de ce danger et autorisé d'ailleurs par l'exemple de S. Pierre qui avait baptisé dans ces conditions le centurion Corneille [1], rompit résolument avec les vieux partis attardés d'Iraël. Il prêcha l'Évangile et baptisa ses néophytes sans leur imposer le fardeau inutile et encombrant de l'ancienne Loi, qu'il déclara abrogée.

Là-dessus, grand émoi à la Métropole, à Jérusalem, où l'on vivait trop entre

1. Act., X, 9, 18.

Juifs pour se rendre bien compte de la difficulté. Et il fallut du temps, des discussions, dont les Actes et les Épîtres nous ont conservé les échos[1], pour calmer les esprits et arrêter les résolutions définitives.

La tactique de Paul finit par prévaloir ; et, l'Église, dégagée des liens du Mosaïsme, allégée du poids mort de ce formalisme légal, retrouva la liberté de son apostolat en face de la Gentilité[2].

— Mais, à peine échappée au péril juif, elle se heurte à l'Empire.

Rome toute-puissante avait courbé sous son joug de fer toutes les nations ; elle avait réalisé, avec ces éléments disparates, l'unité du monde civilisé. Elle avait créé partout des voies de communication ; et, les peuples, fatigués de tant de guerres, se tenaient en paix.

---

1. Galat., II, 8-10 ; Act., XV, 1-11, 28. — 2. Duchêsne. *Hist. anc. de l'Église.* — Freppel. *Lutte primitive du Christianisme avec le Judaïsme.* (Cf. Les Pères Apost. IVe leçon, p. 69). *La Controverse juive* (Cf. Apologistes du IIe siècle, XIXe leçon, p. 385).

Ces avantages matériels permirent à l'Église d'essaimer plus aisément.

La tactique était la même. Le premier noyau de fidèles se formait aux dépens des juiveries locales. L'inévitable crise éclatait entre les judaïsants réfractaires et les convertis, qu'on pourrait appeler « des Juifs progressistes ».

Il y avait rupture ; et, une fois le divorce ouvertement consommé avec la synagogue, c'est-à-dire, dès qu'elle n'avait plus figure juive, l'Église gagnait du terrain parmi les païens : chez les petites gens, surtout, dans le petit peuple, « chez ceux-là *que Dieu préfère et que le monde méprise*, dit S. Paul[1] ; mais, en même temps, elle pénétrait dans les familles patriciennes et jusque dans la maison de César[2].

Quand S. Paul, en l'an 58, écrivit son épître aux Romains, il y avait déjà à Rome une chrétienté importante, organisée[3].

1. I Cor., I, 26. — 2. Act. XIII, 7 ; XVII, 4, 12. 34 ; XVIII, 2. 26 ; Phil., IV, 22; Rom., XVI, 10. — 3. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, p. 55.

La venue de S. Pierre à Rome, dont on ne saurait préciser exactement la date, mais que l'histoire ne conteste plus[1], sa mort en 64, qui fut moins sensationnelle assurément que l'élégant suicide de Pétrone, à la Cour de Néron[2], fixaient à jamais le centre de l'Église à Rome.

« Il fondait la Rome des Papes dont la gloire prochaine éclipserait les splendeurs de la Rome des Césars. Il mettait, du même coup, au service du catholicisme naissant, la grandeur et le renom de la Rome antique, puissance de la veille ; et, au service de Rome, le catholicisme, puissance du lendemain, l'une continuant l'autre »[3].

— Au IIe siècle, malgré les aberrations étranges et immorales de la gnose, qui étaient bien faites, cependant, pour jeter la confusion dans les esprits[4], la prédication évangélique avait débordé les frontières de l'Empire.

1. DUCHÈSNE. *Opus cit.*, p. 61. J. GUIRAUD. *Rev. d'Apol*, T. I. p. 97 ; P. ALLARD. — 2. SIENKIEWICZ. *Quo Vadis*, p. 635. — 3. G. GOYAU. *Les Papes et la Civilisation*, p. 10. — 4. DUCHÈSNE, *Opus cit.*, p. 186, 244.

Les chrétiens ne s'occupaient pas de politique.

Ils vivaient entre eux, à l'écart, en citoyens paisibles, sans prendre part aux jeux du Cirque ni aux débats du Forum ; mais, de sa nature, le Christianisme devait fatalement bouleverser la Constitution de l'Empire.

Loin d'être séparée de l'État, dans cette civilisation païenne, la religion ne faisait qu'une seule et même chose avec lui. Elle était intimement liée aux moindres actes de la vie sociale et politique. Le Pouvoir était essentiellement religieux, au point que le César *imperator*, maître du monde, était en même temps *Pontifex maximus*, le Pontife souverain, bien plus, il était dieu, ou du moins traité comme tel : et, en fait, son caprice était la Loi suprême des choses[1]. En sorte qu'il était impossible de toucher à la religion sans toucher à César, sans ébranler l'État.

1. Kurth, *Origines de la Civilisation moderne*. T. I, c. 1er. — Nicolay, *Histoire des croyances*, T. I, p. 106.

Il y avait incompatibilité irréductible entre la doctrine de Jésus et le principe sur lequel reposait l'Empire ; et les chrétiens faisaient, en quelque sorte, œuvre d'anarchistes ; ils désagrégeaient l'Empire en prêchant l'Évangile.

Assurément, ils n'y songeaient point et personne n'y prit garde ; car ces répercussions lointaines de l'Apostolat échappaient à eux comme aux autres. Aussi, n'est-ce pas à ce titre de perturbateurs de l'ordre public qu'ils ont été poursuivis, pour menées secrètes contre la sûreté de l'État, mais bien sur le terrain religieux, parce que, précisément, ils refusaient de faire les actes d'idolâtrie qui constituaient le culte officiel de l'Empire [1].

Dans cette vaste mosaïque de peuples, les cultes s'amalgamaient comme les nationalités ; les tolérances cultuelles allaient jusqu'à la fusion, la confusion des religions [2].

---

1. P. Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*. Introd. § III. — 2. J. Marquardt, *Le culte chez les Romains*, T. I, 44, 83, 91.

On pouvait garder la sienne, pourvu que l'on prît celle de Rome.

Seuls, le Judaïsme et le Christianisme, avec leur intransigeance exclusive, maintenaient jalousement leur autonomie. Ils restaient à part et devenaient suspects. Le gouvernement ne distinguant pas très bien le chrétien du Juif, il arriva que les colonies juives, qui avaient depuis longtemps leur nid fait dans ce monde-là, risquaient de voir leur situation compromise par l'active propagande des chrétiens. Alors, pour parer le coup, les Juifs les dénonçaient[1].

Telles furent les causes générales et les prétextes des persécutions.

Ce serait une erreur de se les représenter comme une suite ininterrompue de violences, de carnages et de massacres, une chasse libre et désordonnée aux chrétiens. Il y eut bien, çà et là, des désordres, quelques explosions de fureur populaire ; mais, d'ordinaire, cela se passait méthodiquement, tout comme

1. Duchesne, *Opus. cit.*, p. 106.

maintenant, à coups de lois et de décrets. Les tribunaux jugeaient et condamnaient : justice plus ou moins sommaire qui, du moins, sauvait la face.

Comme maintenant, il y avait des timides qui tremblaient, des peureux qui capitulaient. Il suffisait de brûler l'encens devant les idoles, ou de déclarer que l'on n'était pas chrétien pour se tirer d'affaire, et l'on obtenait des magistrats un certificat qui mettait les lâches à l'abri des poursuites.

Sous la persécution de Dèce, au IIIe siècle, certaines églises eurent une tenue déplorable [1].

Tantôt la persécution s'étendait à tout l'Empire, tantôt elle était restreinte à une ou deux provinces.

Cette guerre d'extermination avait ses répits, ses trêves qui duraient assez pour que la propriété ecclésiastique ait pu tout de même se constituer et s'accroître, non pas, comme on le prétendait jusqu'alors, clandestinement, sous la forme

1. DUCHESNE, *Hist. ancienne de l'Eglise*, p. 369-399.

insuffisante et trop étroite des confréries funéraires, mais, tout simplement, en vertu du droit public d'Association [1].

Quant au nombre des martyrs, les documents font défaut pour l'évaluer même approximativement. Mais, sans aller jusqu'à ce chiffre exagéré de onze millions, sorti on ne sait d'où, qui s'est imposé à la croyance populaire, les historiens les moins suspects l'estiment très considérable [2].

En ces temps héroïques, amenée au grand jour des prétoires et des amphithéâtres, l'Église, dans son ensemble, confessa intrépidement sa foi ; et, ce témoignage du sang, d'une éloquence tragique et retentissante, décupla les forces de l'Apostolat.

---

1. De Rossi, *Roma Sotterranea*, T. I. p. 101. — T. II. p. VI. 371. — T. III. 153, 511. — Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, p. 381.

2. Momsem. *Les temps du Christ* Zeitschrist. T. LXIV. p. 389, 429. — G. Boissier. *La fin du Paganisme*. T. I. p. 156. — Renan. *L'Église chrétienne*, p. 317. — P. Allard. *Les persécutions et la critique moderne*, p. 14.

Épreuve douloureuse et lassante, longue de trois siècles, qui devait aboutir logiquement à l'écrasement total du Christianisme débile et encore mal assis, et qui lui assura, à l'encontre de toutes les prévisions de la sagesse humaine, par un miracle éclatant de la Providence, son succès définitif.

— Avec Constantin, après l'édit de Milan, en 312, l'Église respire un moment [1]. Elle bénéficie de la protection de l'État, mais elle ne tarde pas à sentir qu'elle la paiera cher.

Ces empereurs de Byzance, quelques-uns exceptés, ne sont que des Césars païens, fardés de christianisme. Imbus toujours du vieux principe de la souveraineté absolue, ils ne cèdent rien de leur omnipotence. Ils n'admettent pas que l'autorité puisse être scindée et que le pouvoir spirituel soit émancipé du

---

1. A. DE BROGLIE. *L'Église et l'Empire romain.* T. I, p. 247. — LACORDAIRE. *Œuvres philosophiques et politiques*, p. 343. — J. MARQUARDT. *Le culte chez les Romains.* T. I, p. 138.

pouvoir laïque. Ils entendent avoir la haute main dans les affaires de l'Église et faire du Pape leur chapelain [1].

C'est l'éternel conflit entre les deux puissances. Il dure encore.

Nonobstant ces ingérences parfois brutales, plus souvent cauteleuses, toujours gênantes, contre lesquelles les Papes se défendaient comme ils pouvaient, l'Église prenait de jour en jour plus d'expansion.

Repoussé du pied par César et vidé de tout son prestige officiel, le paganisme s'effondrait lamentablement comme une loque.

Dès le milieu du IVe siècle, on peut dire que l'Empire était chrétien.

Mais ce courant de sympathie charriait des éléments malsains. La faveur impériale amenait à l'Église des recrues suspectes, des ambitieux qui se faisaient chrétiens comme on se fait aujourd'hui franc-maçon, pour arriver ; mondains

1. MONTALEMBERT. *Les Moines d'Occident.* T. I, p. 9.

que la vertu gênait, beaux esprits, critiques qui discutaient le dogme comme le reste. Ce sont ces coteries frivoles et malcontentes, sans cesse à l'affût d'un prétexte pour dissimuler leur inconséquence, qui fournissaient aux novateurs une clientèle.

Elles furent nombreuses, les hérésies, en ce temps-là. On avait renoncé à torturer les chrétiens, on s'acharnait à torturer la doctrine ; et les populations, ahuries par l'âpreté de ces discussions subtiles et touffues, prenaient parfois le change. L'Arianisme eut en particulier, dans la société chrétienne du IVe et du Ve siècle, une répercussion considérable, qui resterait inexplicable si on ne l'envisageait qu'au point de vue théologique [1].

C'était une hérésie, à base rationaliste.

Il reprit fort habilement à son compte la théorie païenne de la suprématie du pouvoir civil qu'il renforçait d'une con-

1. A. DE BROGLIE, *L'Église et l'Empire romain*, T. I, p. 329 ; III, p. 303.

sécration religieuse, et il entreprit de mettre le Christianisme à genoux devant César. Toute la raison de son succès, dans les milieux intellectuels et dans les sphères politiques, est là : l'appui intéressé qu'il reçut du pouvoir fit toute sa fortune [1].

L'Église, néanmoins, s'organisait, dans les cadres et sur les plans de l'Empire, juxtaposant ses institutions aux institutions de l'État, calquant ses divisions administratives sur les siennes. Sincèrement ralliée, elle s'adaptait au moule de cette civilisation romaine que l'on croyait d'ailleurs indestructible et éternelle [2]. Car, de même que nous ne concevons pas, nous autres, que ce que nous appelons la civilisation moderne puisse jamais disparaître sans que ce soit la fin de tout, et que nous sourions lorsqu'on nous parle du péril jaune, ou

1. Kurth. *Origines de la Civil mod.*, T. I. p. 200, 368. Ventura, *La femme catholique*. T. II, p. 65. — 2. Tertullien. *Ad Scapulam*, I, *Apolog.*, 32.

de l'évolution démocratique, les gens de ce temps-là se croyaient pour toujours les maîtres du monde.

— Sous des dehors encore brillants de luxe, de frivolité, de plaisir, Rome pourtant était usée, en pleine décadence, impuissante à se défendre contre les barbares qui s'agitaient tumultueusement à ses portes.

Bientôt, sous la poussée des invasions, les frontières cèdent depuis le Danube jusqu'au Rhin ; elles crèvent, et c'est alors, une chevauchée affolante de races farouches, incultes, intrépides qui s'abattent sur l'Empire, ravagent les provinces, s'avancent jusqu'à Rome, poussées les unes par les autres, et talonnées toutes par les hordes bestiales d'Attila [1] que précède l'épouvante et qui traînent après elles la dévastation ; car les Huns n'étaient que des sauvages ; et, pour les écraser, dans les plaines de Châlons, puis à Mauriac, les barbares firent cause

1. Kurth, *Origine de la Civilis. mod.*, T. I, p. 221.

commune avec les légions romaines d'Aétius (451).

Tous ces nouveaux venus se mêlent, se heurtent, se tassent, s'installent sur les terres conquises.

Est-ce un autre monde qui va surgir à côté, au milieu, à la place de ce monde romain impuissant à revivre, ou bien n'est-ce qu'une mauvaise passe dont l'Empire se tirera ?

De loin, après coup, ces problèmes, décantés par l'histoire, mis au point, condensés et dégagés des contingences, se résolvent aisément ; mais, sur le théâtre même des événements, au jour le jour, la solution en est autrement laborieuse pour les contemporains. La société romaine, réfractaire et boudeuse, n'y vit pas clair : l'idée ne lui vint pas qu'elle avait fait son temps et que ces barbares tant méprisés la supplanteraient demain.

L'Église, plus clairvoyante, eut le pressentiment que tout allait changer, que ces bouleversements cachaient quel-

que mystérieux dessein et que la Providence, en provoquant ces gigantesques mobilisations de races neuves, les faisait entrer de plein-pied dans l'histoire. Elle comprit que le christianisme, religion de l'humanité, n'était solidaire d'aucun peuple ; que s'il avait pu, en passant, s'appuyer sur l'Empire, il ne pouvait être longtemps prisonnier d'un régime, d'une politique ou d'une époque ; et que, par conséquent, l'heure était venue de divorcer avec l'Empire, comme elle avait divorcé jadis avec Israël.

Les Évèques ne s'attardèrent donc point à pleurer sur les ruines. En politiques avisés et hardis, ils allèrent résolument au devant de l'avenir. Ils tendirent la main aux barbares pour les introduire, comme une sève jeune et vigoureuse, dans l'organisme épuisé du vieux monde et refaire avec eux une société nouvelle.

C'est à Reims, que cette évolution géniale de l'Église au v[e] siècle, a trouvé son pivot et son moteur, en la personne

de S. Remi. Le baptême de Clovis en marqua le point de départ.

— La tâche était grosse. Il y fallut du temps. Ce fut l'œuvre patiente du clergé, puis des moines[1].

La terre était inculte comme les intelligences. Les moines ont reconquis le sol en défrichant la forêt, la lande, les marécages, pour ramener les populations au travail des champs. Ils ont réagi, par les austères leçons du régime monastique, en pauvreté, chasteté, obéissance, contre la corruption et la brutalité des mœurs. Ils ont instauré le règne du Droit et de l'Équité dans la conscience de ces rudes soldats, qui ne s'étaient jamais inclinés que devant la Force. Ils ont relevé les ruines ; et, si féconde fut leur initiative, si intense leur effort que l'empreinte en est restée visible partout : plus du quart des villes et des bourgades de France, de Belgique, d'Italie,

1. MONTALEMBERT. *Les Moines d'Occident*, t. I, p. 262...

d'Espagne portent encore des noms de saints qui sont presque toujours des noms de moines [1].

Le monastère était réellement la maison commune, la vraie Maison du peuple. Tous nos hospices, nos hôtels-Dieu, nos vastes hôpitaux, où s'installe aujourd'hui en maîtresse hautaine, hargneuse et incapable, la Philanthropie officielle, tout cela a été créé par les Évêques et par les Moines, car l'Église a conservé jusqu'à la Révolution le monopole de l'Assistance publique.

— Parallèlement à ces faits, au cours des siècles qui suivirent le transfert de la résidence impériale à Byzance (330), la situation de la Papauté à Rome s'était fortifiée d'une façon inattendue.

Impuissant à défendre ses possessions lointaines d'Italie, le Gouvernement de Constantinople néglige de les administrer, il se contente d'en exiger l'impôt. Dans le désarroi général des choses,

1. MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*. Introd., XLIX.

en ces temps de Bas-Empire, les populations du Duché romain se tournent d'instinct vers l'Église, et c'est l'Église qui supplée à cet abandon du Pouvoir central. Elle appuie et seconde les lieutenants de l'Empereur, ces Exarques de Ravenne, débordés, qui succombent sous la charge. Elle maintient l'ordre à Rome, elle apaise les conflits, elle multiplie ses bienfaits, elle met au service des pauvres le patrimoine de S. Pierre, elle organise, elle administre, elle fait face à toutes les difficultés ; et, peu à peu, toute la direction des affaires lui reste dans les mains.

Aux heures tragiques, puisqu'il n'y a plus que l'Église, on ne compte que sur elle. Le Pape devient l'homme providentiel, le défenseur de la Cité ; il s'interpose, il négocie, il fait de son corps un rempart à son peuple ; et, par la force des choses, sans l'avoir cherché, il en arrive à exercer, en fait, toutes les fonctions de la souveraineté.

En 752, le Pape Étienne II tente un suprême effort ; il presse l'Empereur

d'intervenir pour défendre Rome contre les Lombards et l'Empereur se dérobe, il renvoie le Pape à la Cour des rois Francs.

Voilà ce que l'histoire découvre à la racine de cette grande Institution du pouvoir temporel des Papes, qui a sauvegardé pendant mille ans l'Indépendance de l'Église : l'incurie et l'abandon des Empereurs, le malheur des temps, la reconnaissance des peuples !

Ce n'est pas Constantin, comme on l'a dit, qui céda Rome au pape[1] ; ce n'est pas la Papauté qui a détaché Rome de Byzance, à son profit ; car, jusqu'au bout, elle s'est obstinée dans son rôle d'auxiliaire bénévole du César absent et oublieux ; ce ne sont pas les rois francs qui ont créé les États de l'Église : c'est Rome délaissée qui s'est donnée spontanément.

Pépin et Charlemagne n'ont fait que ratifier et consacrer l'œuvre anonyme des siècles[2] (330-800).

1. G. Goyau, *Les Papes et la Civilisation*, p. 40. — 2. J. Imbart-Latour, *La Papauté en droit international*, p. 28.

— En même temps que les bases se consolidaient ainsi au centre, il se fit, du VIe au IXe siècle, un grand travail de dilatation.

L'arianisme est débusqué de ses positions, dans les Gaules, par les Francs, qui le refoulent au-delà des Pyrénées[1], où une petite-fille de Ste Clotilde achèvera sa ruine, en renouvelant, à Tolède, le miracle de Reims, car le roi des Visigoths, Récarède, converti par sa femme Rigonthe, fille de Chilpéric, fonda la monarchie chrétienne d'Espagne[2]. En Italie, les Lombards revinrent d'eux-mêmes à l'unité[3]. Au début du VIIe siècle, la foi catholique remplissait les anciens cadres du monde romain. Elle va maintenant passer la mer et franchir le Rhin.

Le moine Augustin évangélisa les Anglo-Saxons, et, c'est encore une petite-fille de Ste Clotilde, la reine Berthe, fille

1. KURTH, *Clovis*, ch. VI à IX. — 2. MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occid.*, II, p. 181. VENTURA, *La femme cathol.*, II, 109. — 3. KURTH, *Origines de la Civ. mod.* II, 22.

de Charibert, qui convertit, là-bas, un nouveau Clovis dans la personne du roi Ethelbert (VIIe s.)[1]. S. Boniface et S. Willibrord entament la Germanie[2], aidés par Charles Martel d'abord, mais aussi par une femme, Ste Liobe, qui étonna son époque par son savoir et sa vertu (VIIIe s.)[3].

Il faut croire qu'il y a là une disposition toute particulière de la Providence; car, les uns après les autres, comme les Francs, les peuples barbares sont amenés à l'Évangile avec leur roi, par le zèle intelligent, par l'ascendant d'une sainte reine ou d'une grande chrétienne[4].

---

1. Ventura. *La fem. cath.* II. 119. — Kurth. *Origines de la civ. mod.* II. 16. — 2. Ozanam. *Etudes german.*, T. II, ch. V. Kurth, *Ibid.*, T. II. p. 216. — 3. Ventura, *Ibid.* II. 208.

4. Ste Hélène, sa mère et Ste Constance, sa fille, avaient préparé la conversion de Constantin. Placilla, en Orient, convertit l'empereur Théodose, et, sur le trône, Ste Pulchérie, les grandes impératrices Irène et Théodosie secondent l'Apostolat.

En Occident, chez nous, Ste Clotilde, Ste Radegonde, Ste Bathilde ; après l'Espagne, après l'Angleterre et la Germanie, c'est l'Ecosse avec Ste Marguerite ; puis, le Danemarck, la Norvège, la

L'Irlande, convertie beaucoup plus tôt par S. Patrice au ve siècle, était devenue un foyer, une école d'apostolat. Ses missionnaires s'inspiraient des sages ordonnances de Grégoire le Grand : ne rien brusquer ; ne pas détruire ce qui peut être transformé, pour ne pas dérouter les populations : le menhir celtique était taillé en croix ; l'autel de Diane, d'Odin ou de Wodau se muait en autel chrétien ; et, des temples païens, on faisait une église. Ils rayonnèrent dans toute l'Europe septentrionale, sur les rives de l'Escaut, dans la Forêt noire, à travers les Gaules et descendirent jusqu'en Suisse[1].

— L'Église, semble-t-il, a désormais le champ libre devant elle. Ses institutions fonctionnent ; les grands conciles d'Orient ont précisé sa doctrine ; les synodes provinciaux qui se multiplient resserrent les liens de sa discipline ; les intérêts des peuples sont connexes aux

Suède, la Hongrie, la Pologne, la Géorgie, les Bulgares etc. (Cf. VENTURA. *La femme cathol.*, passim).

1. Cf. OZANAM. *Études germaniques* T. II, ch. IV.

siens, dans cette société à demi pacifiée qui s'élabore lentement sous l'action bienfaisante des Évêques et des Moines : la voilà sortie de ses gros embarras !

Oui et non.

Ce fut, en effet, une ère de prospérité matérielle qui eut de facheuses conséquences.

Ces barbares de la veille, aux passions fougueuses, encore mal domptées, étaient beaucoup plus chrétiens par la tête que par le cœur. L'esprit était prompt à s'incliner dans l'acte de foi, mais la chair était trop faible, ou plutôt trop forte ; et ces rudes tempéraments regimbaient sous le joug austère de l'Évangile.

Ces robustes croyants se retrouvaient, à chaque moment, de robustes pécheurs. Ils s'imaginaient racheter leurs péchés en faisant des aumônes qu'ils proportionnaient volontiers à leurs crimes, à leurs méfaits : les dons affluaient dans les caisses des Évêchés et des Monastères ; on donnait au clergé pour les pauvres ; on bâtissait des églises, des hospices,

des couvents: les fondations pieuses surgissaient de toute part, et, de grands domaines ecclésiastiques furent ainsi créés qui s'accrurent encore des libéralités des rois. Et ce fameux dicton, que les faits, plus d'une fois, ont douloureusement commenté, tomba peut-être, en ce temps-là, des lèvres de quelque moine caustique : *Religio peperit divitias* : la Religion a enfanté les richesses : *sed filiæ suffocaverunt matrem* : mais les filles ont étouffé leur mère.

Les Évêchés, les Abbayes étaient devenus de grasses prébendes convoitées par les ambitieux. Les rois, les seigneurs se réservaient un droit de patronat et disposaient des bénéfices sans grand souci du droit canon. On récompensait des services plutôt que des mérites.

Dans ces querelles incessantes de l'époque féodale, les fiefs ecclésiastiques constituaient un atout sérieux que les souverains voulurent avoir en main. Ils pesèrent sur les élections, imposèrent leurs créatures et poussèrent l'intrusion

jusqu'à prétendre conférer la juridiction spirituelle avec la crosse et l'anneau ; et l'épiscopat tomba à la merci du pouvoir laïque, tandis que les Empereurs d'Allemagne, durant près d'un siècle (963 à 1059), jouaient avec la tiare.

Après l'avoir enrichie et parce qu'il l'a enrichie, l'État a de nouveau confisqué l'Église. Les intrigues, la vénalité, la simonie l'épuisaient par en haut ; le désordre et le libertinage s'étalaient en bas comme en haut[1].

L'Église avait déjà connu des heures sombres. Elle avait pâti. Elle n'avait ménagé ni ses sueurs ni son sang. La tribulation l'avait assaillie sans jamais l'écraser, parce qu'elle avait trouvé toujours dans son tempérament des forces suffisantes d'endurance et de réaction. Mais, aujourd'hui, elle est malade, gangrenée, et, si Jésus n'avait dit que jamais les assauts de l'Enfer n'auraient raison de son Église, on jurerait qu'elle est perdue.

1. *La France chrétienne dans l'Histoire*, p. 103.

Mais les siècles ne verront pas la faillite de cette promesse : en moins de cinquante ans, sans même que le ciel ait paru s'en mêler, d'elle-même l'Église va se ressaisir, triompher de son mal et se remettre sur pied.

Des réformateurs se lèvent. Un mouvement de régénération religieuse se dessine dans les monastères, à Cluny surtout[1]. Les Papes, Clément II le premier (1046), entreprennent ce travail d'assainissement. Ils s'attaquent d'abord à la simonie avec l'appui d'Henri III d'Allemagne ; et, c'est le besoin qu'ils avaient de ce concours de l'Empereur qui les empêcha d'entamer plus tôt la lutte contre les Investitures[2]. En 1059 pourtant, Nicolas II osa remettre en vigueur l'antique tradition de l'élection des papes par le Clergé romain, ne laissant à l'Empereur, pour ménager la transition, qu'un vague privilège de confirmation[3]. Mais

---

1. Cf. *La France chrét. dans l'hist.*, Liv. IV, c. 2. — 2. DELARC, *Grégoire VII*. Introd. L. V. — 3. G. GOYAU,

ce furent Grégoire VII, et, après lui, Urbain II, tous deux sortis de Cluny, qui engagèrent et soutinrent héroïquement, contre toutes les forces déchaînées de leur temps, ce duel formidable de la Papauté et de l'Empire pour arracher l'Église à l'étreinte du despotisme royal et lui rendre la liberté des élections canoniques.

— A mesure que la Papauté reprenait son prestige avec son indépendance, la confiance des peuples sollicitait son intervention dans les affaires publiques. On en appelait au Pape de toutes les oppressions. On voulait qu'il se fît le modérateur, le justicier des puissants et des princes. Le prestige de son autorité morale apparaissait comme un contrepoids nécessaire aux mœurs rudes et batailleuses de ces siècles turbulents.

La guerre, qui jadis avait été l'unique souci des nations barbares, restait tou-

---

Les Papes et la civilisation, p. 55. — Kurth, *L'Église aux tournants de l'histoire*, p. 60.

jours l'unique métier des seigneurs féodaux ; mais, elle était surtout une calamité pour les populations.

L'Église travaillait à assouplir, à détendre, à briser ce régime de fer qui paralysait toute la vie sociale.

Elle entreprit l'éducation de cette aristocratie militaire, tyrannique et brutale, d'où sortira, à force de temps et de patience, la *Chevalerie*, cette merveilleuse école du soldat chrétien, qui élève le métier de la guerre à la hauteur d'une institution religieuse[1].

Dès le xe siècle (988), elle avait imposé la *Trêve de Dieu* dont Urbain II élargit encore les bases. Ce n'était pas le désarmement, la pacification totale, mais des armistices réguliers, à certaines fêtes, à certaines époques, des répits fréquents qui laissaient aux adversaires le temps de négocier, de s'entendre, et, peu à peu, de comprendre qu'on pouvait vivre tout

---

1. L. Gautier. *La Chevalerie.* Cf. *France chrét.*.

de même sans se massacrer tous les jours [1].

Que ce soit ce désir de pacifier l'Occident ou la nécessité de le défendre qui ait suggéré à Urbain II le plan génial et audacieux des Croisades, il est incontestable que cet acte de haute et sainte politique obtint ce résultat [2].

L'Islam, l'ennemi juré de la civilisation chrétienne, n'a pas été détruit mais cantonné en Orient et réduit pour longtemps à l'impuissance. D'autre part, d'avoir réussi à entraîner, dans ces expéditions lointaines, tous ces hommes d'armes, passionnés de la guerre, c'était, par voie de conséquence, mettre fin aux luttes fratricides qui épuisaient les pays chrétiens.

— Les croisades, c'est l'Europe catho-

---

1. G. GOYAU. *Les Papes et la Civilisation*. p. 71. — BALMÈS. *De l'adoucissement des mœurs par l'action de l'Église*. — L. PAULOT. *Urbain II*, p. 312.

2. BRÉHIER. *L'Église et l'Orient au Moyen âge. Les Croisades*. — G. GOYAU. *Les Papes et la Civilisation*, p. 76. *Vieille France et jeune Allemagne*, p. 1. — L. PAULOT. *Urbain II*. p. 284. — Etienne LAMY. *La France du Levant*, p. 52.

lique debout, dans un même élan de foi, pour la défense de la chrétienté.

Voilà le mot que retenait ma plume, parce que je voulais lui conserver, ici, tout son sens historique : *La Chrétienté !*

Un moment, on en avait vu l'esquisse, au IXe siècle. Maître de l'Occident chrétien, Charlemagne apparaissait comme le Protecteur-né de l'Église. Il en remplissait la fonction avant même que le Pape lui en conférât le titre, en le couronnant Empereur d'Occident. L'effort était prématuré ; en tout cas, cela n'eut qu'un temps. Le pouvoir était chrétien ; les mœurs ne l'étaient pas encore ou ne l'étaient pas assez ; et le démembrement de l'Empire, à la mort de Charlemagne, faussa l'institution en brisant les cadres politiques de la Chrétienté.

Les Francs n'ont pas renoncé à la mission, mais le titre leur échappa; tandis que les rois de Germanie, héritiers du titre, en abusèrent pour exploiter l'Église au lieu de la protéger. C'était toujours le Pape qui couronnait l'Empereur, mais l'Empe-

reur faisait les Papes et les dominait [1].

Il faut donc attendre le XIIIe siècle pour que cette grande pensée du moyen âge prenne corps et fasse figure. Ce n'était certes pas l'idéal ; car, si les mœurs étaient devenues chrétiennes, tous les rois de cette époque ne valaient pas St Louis ; mais, c'était un acheminement, un résultat qui n'a pas été atteint depuis.

C'est là qu'il faut prendre le moyen âge, et, en France, pour le juger sous son vrai jour. Et, d'aller rechercher les abus, les violences des siècles de fer, les misères de cette période ingrate de transition pour en faire aujourd'hui grief à l'Église, c'est deux fois malhonnête ; car, tout d'abord, rien qu'à les sortir ainsi de leur milieu, on déforme les choses, et, pour comprendre le passé, il est indispensable de se refaire une mentalité d'ancêtre.

En réalité, cette société en formation des Xe et XIe siècles, sur laquelle

1. G. Goyau. *La Papauté et le Césarisme germanique*. Cf. *Les Papes et la Civilisation*, p. 81, 91.

pesaient encore les vieilles tares de la barbarie, n'était qu'une ébauche de la civilisation chrétienne ; et, loyalement, pour apprécier une œuvre, on attend qu'elle soit faite.

Quand nous disons la Chrétienté, nous autres, nous l'entendons de la collectivité chrétienne sur le terrain exclusivement religieux. Au moyen âge, on l'entendait dans l'acception complète du mot, la plus haute et la plus large : la collectivité chrétienne, mais organisée comme telle sur le terrain politique et social.

Les mœurs, les institutions et les lois, le peuple et ses chefs, la société comme le gouvernement, tout était chrétien. On ne déchirait pas l'homme en deux pour opposer, au croyant qui dépend de l'Église, le citoyen qui dépend de l'Etat ; car, le Pape et l'Empereur, « ces deux moitiés de Dieu » comme dit Victor Hugo, s'entendaient et se donnaient la main. L'Église et l'État étaient unis sans se confondre, et leurs opérations, distinctes

ou conjointes, trouvaient, dans le principe supérieur de la religion, l'équilibre et l'harmonie qui maintenaient l'unité et la paix dans tout le corps social [1].

Les nations étaient groupées dans l'Église ; et, fille aînée, la France, en ce temps-là, donnait le ton dans la maison de sa mère.

Cet ensemble des nations catholiques formait la Chrétienté, le bloc catholique ; mais chacune d'elles avait son autonomie politique.

Le roi n'était pas vassal du Pape. Il ne tenait pas ses pouvoirs de l'Église ; mais, en tant que chrétien, il était sujet de l'Église. Ses devoirs d'État, les actes de son gouvernement, la politique et la guerre, relevant de la loi divine, relevaient de l'Église, et, par conséquent, du Pape ; en sorte que, sans que cela impliquât une ingérence directe dans les affaires de l'État, par la logique même des choses, le Pape avec son ma-

1. Janssen. *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, Liv. II, p. 111.

gistère spirituel et sa suprématie morale, était devenu la première des puissances au sommet de la hiérarchie sociale.

Là encore, il faudrait dire : « ce sont les siècles qui ont fait cela ».

Pour consolider et mener à bien l'œuvre de la conversion des barbares, l'Église avait dû entreprendre leur éducation sociale et politique. Et, c'est précisément parce qu'elle avait été l'âme de cette société en formation qu'elle en gardait la direction morale.

Ce monde nouveau, création de l'Église, reposait sur elle. Les peuples, en prenant leur autonomie politique, ne rompaient point avec la grande famille chrétienne, et, le même lien qui les rattachait individuellement à l'Église les retenait unis entre eux, comme les parties d'un même tout. Il y avait alors une vaste confédération des États catholiques qui trouvait son centre d'unité dans l'Église, et qui formait la chrétienté. Le Pape, naturellement, en était le Chef ; et, à ce point de vue supérieur, les souverains

temporels, de leur plein gré ou malgré eux, relevaient de lui.

Représentant de la justice et du droit, défenseur de l'ordre public, en dehors et au-dessus des nationalités, fortement appuyé sur le peuple, il jouait, dans cette confédération des États chrétiens, un rôle de tuteur et d'arbitre. Il reprenait les rois injustes et scandaleux. Il prévenait ou apaisait les conflits. Il jetait dans les balances de la diplomatie le poids très lourd de son autorité.

La Papauté se dressait contre toutes les tyrannies ; c'est vers elle que montaient la plainte des foules et les grands courants d'opinion. Tous comptaient sur elle et les puissants comptaient avec elle. Elle était le centre vivant, l'âme, l'armature de la chrétienté.

On le vit bien au cours de ce Jubilé qui clôtura le XIIIe siècle et qui prit tout à coup les proportions et l'éclat d'une apothéose. L'affluence des pèlerins fut telle, que Rome garda dans ses murs, pendant toute l'année, une moyenne de

200.000 étrangers, sans cesse renouvelée. Boniface VIII, malgré l'hostilité et l'insolence de Philippe le Bel [1], eût été singulièrement étonné si quelque prophète avait pu lui dire quel serait le lendemain d'un pareil triomphe.

— Cinq ans seulement plus tard, sans qu'on sache bien pourquoi, le Pape est à Avignon, hôte humilié du roi de France.

Un archevêque de Bordeaux, ambitieux et pusillanime, Clément V, élu par le conclave de Pérouse, sous la pression de Philippe le Bel, fait le jeu de son protecteur, et, sous prétexte de discordes civiles sur les rives du Tibre, reste en France et installe le St-Siège sur les bords du Rhône. En voilà pour soixante-dix ans. Toute une série de papes français, sept, suivront cet errement (1303-1373) [2].

L'histoire avait le droit d'être sévère

1. G. Goyau. *Les Papes et la Civilisation*, p. 108. Kurth. *L'Église aux tournants de l'H^re*, p. 87. Cf. *Regest. Bonifacii VIII*. Col. 255. Lettres du 28 mai 1295 et du 17 avril 1296. — 2. Cf. Pastor, *Histoire des Papes du moyen âge*, T. I, c. I.

pour les Papes d'Avignon : elle a été injuste.

La Cour d'Avignon, comme les autres — c'était la plaie de l'époque — se laissa envahir par un luxe mondain exagéré qui fit scandale : c'est vrai. Mais il est faux qu'elle soit tombée au degré de relâchement qu'on a dit. Elle eut, pour le pouvoir royal, des complaisances regrettables : c'est encore vrai. Mais que les rois de France aient trouvé en elle l'instrument servile qu'ils avaient rêvé : c'est faux.

Néanmoins, la situation par elle-même était vicieuse. Gênés, sinon paralysés, en Occident, par de graves difficultés politiques — et ce n'est point une excuse — les Papes d'Avignon ont eu beau travailler avec zèle à l'extension des missions dans l'Inde, en Chine, dans tout l'Orient, et ils l'ont fait avec un réel succès, ils n'en font pas moins triste figure dans l'histoire. Car, asservis ou non au roi de France, fatalement ils paraissaient l'être ; et, cela seul était de trop : la Papauté y perdait son indépendance, son

autorité, son prestige ; elle se nationalisait, se diminuait dans la politique et devenait suspecte aux autres peuples.

Pendant qu'à Rome, où l'anarchie régnait avec la misère, des voix amères protestaient contre « l'exil de Babylone », proférant plus de menaces encore et d'insultes que de plaintes, deux faibles femmes, modestes et timides, Ste Brigitte et Ste Catherine de Sienne, avaient entrepris d'arracher les Papes à leur retraite d'Avignon. Manifestement suscitées du ciel pour ce ministère qui rappelait celui des prophètes, elles se firent, pendant des années, les porte-paroles de Dieu pour reprocher aux Pontifes leurs défaillances et les ramener au devoir [1].

Mais, le mal était si grand qu'à peine le Pape rentré à Rome, en 1373, une catastrophe pire que la première s'abattit sur l'Église.

1. G. Goyau. *Les Papes et la Civilisation*, p. 112. Gebhart, *Une Sainte, homme d'État, Ste Catherine de Sienne* (Cf. Revue hebdom. 16 mars 1907).

— A la mort de Grégoire XI, en 1370, l'élection d'Urbain VI, laborieuse mais régulière, n'apaisa point les partis d'opposition, les tenants d'Avignon, qu'exaspéra encore la façon rude et maladroite dont le nouveau pape, doué d'ailleurs de rares qualités, entreprit la réforme de la discipline et des mœurs. Les cardinaux français soutenus par la Cour de Naples et par le roi de France, Charles V, prétendirent qu'Urbain VI n'avait pas été élu canoniquement. Ils entraînèrent tous les mécontents en Conclave et firent un autre Pape, Clément VII, qui reprit le chemin d'Avignon.

Pendant trente-cinq ans, l'Église va être cassée en deux (1378-1413) [1] : un pape à Rome, un autre à Avignon ; un moment il y en eut trois [2]. Ici, deux Évêques pour un seul diocèse ; là, un monastère disputé par deux Abbés.

La France, l'Espagne, l'Écosse sont

1. G. Goyau, *Ibid.*, 117. — Pastor, *Histoire des Papes*, T. I, p. 131. — 2. Pastor, *Ibid.*, T. I, p. 200.

pour Avignon ; l'Angleterre et l'Allemagne pour Rome. Les fidèles ne savent plus à qui entendre, ni à qui se vouer ; les têtes sont montées, la confusion est extrême. Pour comble, les foyers d'hérésie pullulent en Allemagne avec les Vaudois, en Angleterre avec Wiclef, en Bohême avec Jean Huss : doctrines étranges, aussi pernicieuses à l'ordre public qu'à la foi, qui achèvent de brouiller les esprits et de désorienter les consciences [1].

Et quand, en 1413, le concile de Constance parvient à rendre enfin à l'Église, sinon la paix, hélas ! mais l'unité de son gouvernement, il faut encore qu'en guérissant cette plaie du schisme, il en fasse une autre à côté. Il abuse du rôle anormal que les circonstances lui ont imposé ; il veut en faire une prérogative de droit : il déclare son autorité supérieure à celle du Pape, en sorte que le Chef suprême de l'Église ne serait plus Pierre, mais un parlement. Et jusqu'au v[e] Concile de

1. Pastor, *Histoire des Papes*, T. I, p. 175.

Latran, jusqu'au Concile de Trente, c'est-à-dire pendant un siècle et demi, cet esprit subversif, plus ou moins accusé dans les Assemblées épiscopales, rendra impossible la réforme qu'on attendait d'un Concile [1].

— Comment, en un pareil chaos, faire le départ, la balance, le dosage des responsabilités ?

Sans vouloir excuser ce qui ne doit pas l'être, il est loyal de reconnaître que ce chaos était universel, dans l'Église comme ailleurs, et plutôt moins qu'ailleurs.

L'Église, avec ses misères très grandes, ne faisait pas tache sur l'ensemble, elle était à l'unisson ; elle avait la maladie du siècle, mais c'est le siècle qui la lui avait donnée. Tout se tient, tout se paie dans le corps social. La tête n'a faibli que parce que l'organisme était malade : le monde politique aussi désemparé que le monde religieux ; la corruption, la vénalité, des bouleversements

1. Pastor, *Histoire des Papes*, T. I, p. 219.

partout ; l'Europe en armes ; chez nous, la guerre de Cent ans ; l'Espagne harcelée par les Maures ; l'Allemagne divisée par des luttes intestines autour de l'Empire ; de tous côtés, des soulèvements de paysans qui révolutionnent sur place les nations qui se battaient entre elles.

Le St-Siège, aux prises avec des embarras de toute sorte, reçut le contrecoup de tous ces événements.

Aussi, depuis que Léon XIII a ouvert au public les Archives secrètes du Vatican, à mesure que l'on étudie de plus près, sur les pièces officielles, les actes de ces papes malheureux, l'histoire, mieux avertie de leurs difficultés, incline à les juger avec plus d'indulgence.

Que si l'on poussait plus avant cette enquête, pour rechercher les premiers artisans de cette dislocation lamentable de la chrétienté, il faudrait remonter plus haut, jusqu'aux humanistes, ces intellectuels du temps, qui ont préparé le terrain et amorcé cette décadence.

L'Église n'avait pas autrement pris

garde à cet engouement pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine, dont on pouvait tirer profit, que les universités et les écoles monastiques avaient favorisé et qui paraissait devoir se cantonner dans le domaine des lettres et des arts.

Il aboutit, au XVIe siècle, à ce mouvement de la Renaissance qu'il est difficile de caractériser d'un mot, tant son allure et ses modalités furent diverses dans les différents pays.

Or, cette littérature remorquait une doctrine, rationaliste et sensuelle, génératrice de scepticisme et de volupté, qui ne tarda pas, en Italie surtout, à s'affirmer sans vergogne dans les idées et dans les mœurs : opinions hardies et libertines, élégamment parées des charmes frivoles ou lascifs de la philosophie païenne, qui trouvaient de complaisants échos dans cette société follement éprise de l'antiquité [1].

1. A. BAUDRILLART. *L'Église et la Renaissance*. Ch. I. — JANSSEN. *L'Allemagne à la fin du moyen âge*. T. I.

Ce n'est pas tout.

Les humanistes ouvrirent la voie aux légistes. Car le Droit romain, puissamment bâti dans sa magistrale ordonnance, ne pouvait manquer d'attirer leur attention, d'autant plus qu'au XIVe siècle, le vieux droit coutumier, si sensé, si libéral, tout détrempé de christianisme, mais mal codifié, devenait insuffisant. Au lieu de le remanier, de le mettre au point, de le corriger par de sages adaptations, on le dédaigna pour suivre le courant. On prôna le droit romain, le code païen de la Rome antique qui portait dans ses flancs et ramena peu à peu dans la société du moyen âge le fléau de l'absolutisme, l'omnipotence du pouvoir civil [1].

C'était la négation du principe sur lequel reposait toute la chrétienté.

---

p. 59, 580. *Ibid.* T. II, p. 22. — PASTOR, *Hre des Papes*. T. I. Introd. p. 16. — *Revue d'Apolog.* T. III, p. 357. Nourrit. .

1. JANSSEN, *L'Allemagne à la fin du Moyen âge*, T. I, p. 155. — KURTH, *L'Église aux tournants de l'Histoire*, p. 99. — BRUNETIÈRE, *La renaissance du paganisme en morale*.

La politique à son tour s'affranchissait de l'Évangile et de la loi morale, le Droit public se sécularisait.

Désormais les États s'émanciperont les uns les autres. Ils lâcheront la main de l'Église. Ils voudront marcher seuls. Il y aura encore des rois catholiques, mais on ne reverra plus les gouvernements chrétiens du moyen âge. Car cette indépendance frondeuse ou hostile de la puissance laïque vis-à-vis de l'Église, vieux levain de paganisme, fermentera sans cesse au sein des Parlements et dans les conseils des Princes.

Désormais, tous les régimes, quelle que soit leur étiquette, monarchie, empire ou république, en inséreront la formule hautaine dans leurs Constitutions, quitte à mendier quand même, mais de la main gauche, l'appui de l'Église par des Concordats.

Ils les dénoncent bruyamment aujourd'hui pour se faire croire à eux-mêmes qu'ils n'en ont pas besoin ; et, ils ne les ont pas plutôt déchirés, qu'ils essaient

d'en ramasser subrepticement les morceaux, parce que la rude leçon des choses leur fait sentir bientôt qu'ils ne peuvent pas s'en passer.

Mais j'anticipe sur les événements : ce sont les mots qui m'entraînent, car nos politiciens modernes, héritiers des légistes, parlent des empiétements de l'Église, de la suprématie de la société laïque, des droits souverains de l'État, tout comme ceux du xv[e] ou du xvi[e] siècle.

Même en ces temps calamiteux, les masses avaient gardé la foi. Les hautes classes étaient beaucoup plus atteintes que le peuple. Il y avait du déchet, mais tout n'était pas gâté. Les fraternités franciscaines étaient en pleine prospérité. Le Tiers-Ordre fournissait le meilleur noyau des Communes et des Corporations de métiers. Il entretenait, dans les institutions nouvelles, la sève chrétienne du moyen âge. Les pèlerinages prenaient des proportions dont rien ne peut aujourd'hui nous donner l'idée. Les foules se passionnaient pour les représentations

des Mystères. C'était l'époque où parut le Livre de l'Imitation.

On comptait des grands saints dans tous les pays, fort mêlés à la vie populaire, qui créaient et entretenaient des centres puissants d'action catholique, à côté, au milieu des pires misères.

Mais ces contrastes ne faisaient que rendre plus criants les abus, plus odieux et plus insupportables les scandales.

— A force d'avoir été retardée par le schisme, par la mutinerie des Conciles du xve siècle, par un retour offensif de l'Islam [1], par la malveillance intéressée des Princes, par la force des choses, par la difficulté même de l'entreprise, cette réforme qu'on attendait, qu'on réclamait, qui s'imposait, finit par arriver trop tard.

Luther, comme le Génie du mal, surgit du sein de ces désordres.

Avec son éloquence âpre et incisive, il capta toutes ces impatiences. Il ex-

1. Janssen. *L'Allemagne et la Réforme*. T. I, p. 487 ; II, 271, 523 ; III, 9, 157, 269. — P. Noury. *Rev. d'Apol.*, T. III, p. 287 et 351.

ploita le mot qui était dans toutes les bouches, et, prêchant la réforme, il fit la Révolution dans l'Église.

Plutôt que de mutiler le dogme, le Concile de Trente subit cette mutilation territoriale. Il entreprit la vraie Réforme. Il la fit loyale, profonde, radicale [1].

L'Église sortit de cette crise meurtrie, mais assainie, fortifiée, maîtresse d'elle-même et ferme sur ses positions.

Il y eut soudain une détente, un réveil des âmes religieuses, une exubérance de vitalité chrétienne, une telle explosion de prosélytisme qu'il fallut organiser à Rome tout un ministère, la Congrégation de la Propagande, pour diriger cette expansion coloniale qui consolait l'Église de la défection des nations protestantes [2].

Des ordres nouveaux se fondent, plus libres d'allure, plus souples, plus mili-

1. A. Baudrillart, *L'Église catholique, la Renaissance et le Protestantisme*, ch. VI, p. 183. — Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, T. IV, p. 153-122. — 2. A. Baudrillart, *Ibid.*, p. 218.

tants, dont la Compagnie de Jésus est le type le plus expressif, qui seront, dans la main du Pape, de merveilleux instruments d'Apostolat [1].

La Papauté a repris sa vigueur constitutionnelle. Son autorité doctrinale ne sera plus discutée.

Le Jansénisme, hérésie cauteleuse, tenace comme un chancre, ne contestera pas la condamnation du St-Siège, mais il s'y dérobera, cherchant à l'esquiver par de misérables faux-fuyants.

— Sur le terrain politique, la situation de l'Église est moins solide.

Elle n'a pas grand crédit auprès de ces monarchies omnipotentes, qui se disputent l'hégémonie de l'Europe. Dévots ou libertins, les Rois se servent de la Papauté quand ils en ont besoin et n'hésitent guère à pactiser avec les partis hérétiques lorsque leur diplomatie y trouve son profit.

Dans leurs chancelleries, on dit vo-

1. JANSSEN. *Ibid.*, T. IV, p. 397.

lontiers : « *Baisons les pieds du Pape et lions-lui les mains* ».

Leur despotisme en arrive bientôt à prendre ombrage de la juridiction spirituelle du Pape. Ils ne supportent plus que leur royaume ne soit qu'un département de la catholicité. Ils travaillent au contraire à faire de la religion une annexe de l'État, afin de la régir comme le reste : c'est le Gallicanisme avec Louis XIV, le Joséphisme en Autriche ; les petits imitent les grands, en Toscane, en Espagne, en Portugal, à Naples ; et, partout, il se rencontre des Évêques aveuglés, fascinés par le prestige de la Toute-Puissance royale, pour les aider dans cette besogne [1].

Rome ne préside plus, ainsi qu'au moyen âge, à la fédération des nations catholiques : elle n'a plus devant elle qu'un groupement d'églises nationales qu'elle gouverne comme elle peut, car il y a des douanes aux frontières pour ar-

1. Taine, *Le régime moderne*. T. II, p. 19.

rêter les communications du St-Siège, et, les Bulles pontificales sont nulles et non avenues si elles ne sont enregistrées au Parlement avec le visa de César.

Ces monarchies de haute mine et de grande allure, dissimulaient, sous de belles apparences de santé, des maladies morales dont ni le clergé ni les ordres religieux ne furent complètement indemnes. Elles ne connurent pas les lentes décadences du Bas-Empire : elles furent balayées tout d'un coup par la Révolution qui ébranla toute l Europe.

Et si l'Idée révolutionnaire a eu cette force d'expansion et de pénétration, c'est que le siècle était mûr pour la féconder ; car ces Idées-forces, comme on dit, doivent, bien souvent, toute leur fortune au milieu où elles tombent.

La vraie cause de la Révolution n'est donc pas dans les abus de l'Ancien régime ; elle est plus lointaine et plus profonde : ce monde-là a croulé parce qu'il était rongé, dans ses pièces maîtresses, par les doctrines licencieuses et anti-

sociales de libre-examen et de libre-pensée dont les philosophes du XVIII[e] siècle, après ceux de la Renaissance et de la Réforme, l'avaient infesté.

Et il est piquant de noter que, par un curieux retour des choses, ce soit la Révolution, fille malfaisante de l'humanisme, qui, en brisant le joug du Césarisme, ait permis à la Papauté de ressaisir les églises nationales, par les concordats — plus de trente, au cours du XIX[e] siècle — et de reprendre, par les nonciatures et par le jeu normal des institutions démocratiques, la tutelle générale de la société chrétienne.

M. G. Goyau, dont la plume si sûre excelle à dégager des faits la philosophie de l'histoire, explique à merveille cette transformation que je ne puis qu'indiquer.

Sous les rois absolus, les catholiques n'étaient que sujets ; dans l'État parlementaire, ils sont citoyens. Et les luttes politiques devenant, plus que jamais, sous l'active poussée de la Franc-

maçonnerie, des luttes religieuses, les groupements de catholiques sont devenus fatalement des partis politiques, partis d'opposition ou partis de gouvernement, qui en Belgique, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, plus qu'en France hélas! contraignirent le pouvoir à compter avec leur chef naturel, le Pape[1].

D'autre part, les Puissances ont renoué des relations diplomatiques avec le St-Siège ; elles recherchent son influence et se la disputent, jusque et surtout dans les questions de politique extérieure, si étroitement liées à la question des missions.

On ne peut nier que, depuis la Révolution, la Papauté a singulièrement grandi.

Le Concile du Vatican qui s'est ouvert en 1868, sans que les Puissances y fussent convoquées, ce qui ne s'était jamais vu, a eu ce double résultat d'affirmer la souveraine indépendance de l'Église vis

---

1. G. Goyau, *Les Papes et la Civilisation.* — Taine, *Le régime moderne*, II, p. 1.

à vis des États et la souveraine autorité du Pape dans l'Église.

L'attentat du 20 septembre 1870 qui devait, dans le plan des sectes, porter un coup mortel à la Papauté, a rehaussé son prestige dans d'extraordinaires proportions.

Jamais le Pape n'a été plus respecté, plus obéi, plus aimé que durant ces trente-huit années de captivité. Jamais il n'a eu un pareil empire sur les âmes, un tel ascendant sur les gouvernements, autant d'influence dans les chancelleries que depuis qu'il est dépouillé de tout appui humain[1].

A force de voir ainsi, les entreprises malfaisantes des hommes tourner à bien quand même, ne dirait-on pas qu'il entre dans le Plan de la Providence de faire faire les basses besognes par ceux qui ne sont pas de la maison, par des mer-

1. G. Fonsegrive, *Les Luttes de l'Eglise au XIX[e] siècle*. Cf. Le Siècle, T. III, p, 128.

cenaires et que ces coalitions politiques, ces sectes hostiles qui n'ont fait que changer de noms, qui s'agitent autour de l'Église comme autrefois Moab et Amalec autour du Peuple de Dieu, ne sont que des équipes de manœuvres. Dieu les mobilise d'un signe, quand l'heure est venue de transformer la face des choses. Il les tient à l'écart, en réserve, dès que les gros travaux de terrassements et de démolition sont achevés.

On s'imagine qu'ils détruisent pour détruire ; eux, surtout, le croient et s'y emploient avec acharnement ; mais, après, on s'aperçoit qu'ils déblayaient le terrain et qu'ils préparaient l'avenir : *Salutem ex inimicis nostris !*

C'est ainsi, qu'après avoir feuilleté rapidement, en une heure, l'histoire de vingt siècles, lorsqu'on ferme le livre sur la dernière page, on a la perception très nette que le Christ est avec son Église, qu'il la soutient, qu'il la gouverne et que les Puissances adverses ne l'écraseront jamais !

II. — *LES ÉGLISES.*

A trop insister sur ses tribulations, sans parler à peine de ses œuvres, on risque de fausser, d'altérer au moins la sereine physionomie de l'Église, car, d'accentuer seulement un trait aux dépens des autres, cela suffit pour rompre l'harmonie du plus charmant visage.

J'ai voulu mettre en relief l'endurance de l'Église, plutôt que sa fécondité ; sa force de résistance, plutôt que sa force de vie ; mais l'une ne suppose-t-elle pas l'autre, puisque c'est la vie qui résiste? Je l'ai fait parce que cet aspect des choses répond mieux aux préoccupations de notre temps.

Je n'ai rien dissimulé ni des défaillances des hommes d'église, ni des divines faiblesses de l'Église, je veux dire son dénuement et la déconcertante simplicité

de ses moyens d'action, afin qu'il fût bien évident que la crise actuelle n'est pas plus redoutable que vingt autres ; et, qu'après avoir triomphé des pires, elle se tirera de celle-là.

De même qu'après l'avoir vue si petite, l'Église de Jésus, au matin de la Pentecôte, chétive comme une jeune pousse que le pied d'un enfant aurait écrasée, on ne peut, sans l'intervention divine, expliquer qu'elle ait pu triompher du paganisme ; lorsqu'on a compté les tempêtes formidables qui l'ont assaillie depuis, et qu'on la retrouve debout encore après vingt siècles, tenant tête aux orages avec la même vigueur qu'autrefois, on est obligé d'avouer que cette extraordinaire survie, dans de semblables conditions, anormale, au rebours des lois de l'histoire, trahit la main de Dieu.

Rien qu'à l'examiner ainsi par le dehors, du fait seul de son développement et de sa durée et sans avoir touché à la théologie, nous voilà donc en possession d'un double témoignage, historique, ra-

tionnel, de pure philosophie qui n'implique aucune foi confessionnelle et que, par conséquent, aucun esprit loyal ne peut récuser *a priori*.

N'aurions-nous pas profit à renforcer encore ce témoignage en comparant l'Église avec les groupes religieux qui vivent à côté d'elle, qui ont des traits communs avec elle, qui se disent et qui se croient, chacun à l'exclusion des autres, la Religion de Jésus !

Dans la montagne, le géant de la forêt, le chêne séculaire provoque et retient l'attention. Son tronc noueux, énorme, balafré, accuse sa vigueur et ses luttes ; car, si l'ouragan ne l'a jamais vaincu, il l'a mutilé. Tantôt c'est la foudre, tantôt c'est le vent ; et, ces branches cassées où la sève est lente à mourir, ont de telles proportions qu'elles font encore, sur le sol, figure de grand arbre : les églises d'Orient, les églises protestantes sont des branches détachées du catholicisme.

L'Islamisme n'est point une branche

cassée, c'est une liane parasitaire qui a ses attaches profondes à la racine de l'arbre, à la souche du Judaïsme et dont il faut dire un mot, car il s'est agriffé à l'Église pour l'étrangler sous son étreinte nerveuse, pour l'écraser sous sa frondaison touffue et malsaine.

I

Islamisme. — J'ai hésité à faire ici une place à l'Islamisme et j'entends bien, en le rapprochant des églises d'Orient et du Protestantisme, ne pas le mettre sur le même rang.

J'en parlerai à cause surtout des coups qu'il a portés au Christianisme, car ce fut un rude adversaire ; pour la part aussi de vérité qu'il contient ; et puis, notre France égarée, qui renie le baptême de Reims, n'a-t-elle pas affirmé, par la bouche de M. le Président de la Répu-

blique, qu'elle se glorifie d'être une grande puissance musulmane ! [1]

L'Islamisme est une religion et une politique ; plus encore une politique qu'une religion, en ce sens que Mahomet a fait de sa religion un levier pour sa politique : la religion a préparé l'œuvre politique, et, ensuite, elle s'est appuyée dessus.

C'est une religion d'une certaine envergure, étrange, bâtie, au jour le jour, de pièces et de morceaux ; que les conditions historiques de l'époque ne faisaient pas prévoir; que rien n'appelait et dont l'absence n'aurait fait aucun vide.

Peut-être, à défaut d'atavisme ou d'influences étrangères, trouverait-on, dans le tempérament de Mahomet, des prédispositions à son rôle de prophète.

Les premières impressions de son enfance sont tout imprégnées de religion.

La Mecque, où il est né, était la ville sainte de l'Arabie. On y vénérait, dans le

1. Voyage du Président en Algérie, avril 1903.

sanctuaire de la Ka'ba [1], avec le souvenir d'Abraham, ce puits de Zemzen que l'ange avait montré à Agar pour sauver son Ismaël [2].

Orphelin de bonne heure, triste, méditatif, d'une nervosité maladive, qui alla, dit-on, jusqu'à l'hystérie [3], impulsif, mystique et sensuel, il était doué, par ailleurs, d'une intelligence puissante et d'une rare énergie : génie troublant, illettré, mais plein d'audace, froidement obstiné, ambitieux, entreprenant, opiniâtre [4] !

Vers l'âge de quarante ans, il affecte de vivre à l'écart, dans la solitude; puis, un beau jour, il se déclare inspiré du ciel, en relations quotidiennes avec l'ange Gabriel et se met à prêcher, à la Mecque d'abord, où il est plus connu. Mais, en dehors d'un très petit cercle de parents

1. E. Reclus, *L'Asie*, 908. Ebers, *L'Égypte*, T. I, p. 232. — 2. Gen., XVI. 21. — 3. Cara de Vaux, *Le Mahométisme*, p. 27. — 4. Tous les détails biographiques que l'on possède sur Mahomet sont empruntés à ses premiers historiens, musulmans, du VIII[e] siècle. Muir, *Vie de Mahomet*, Introd., ch. I[er].

et d'amis, il rencontre plus de contradicteurs que de partisans. Obligé bientôt de se dérober à l'hostilité de ses adversaires, il s'enfuit, en 622. C'est *l'hégire*, qui est le point de départ du calendrier musulman.

A Médine, la cité rivale, jalouse de la Mecque, on l'acclame comme Prophète. Il recrute des adeptes. Son éloquence enflammée ébranle les masses. Le mystique se mue en conquérant, l'Apôtre en chef d'armée, ses disciples en soldats. Il entre de plein pied dans son plan et entreprend la guerre sainte pour imposer de force sa religion à son pays.

A-t-il rêvé de libérer l'Arabie du joug de la Perse et de Byzance pour fonder un empire Arabe dont il serait le chef? Rien de positif ne permet de l'affirmer.

Il lutte pendant dix ans pour cette cause et dirige sa campagne en tacticien consommé, en rusé diplomate. Il est hardi, courageux sur les champs de bataille ; mais, tous les moyens lui sont bons ; massacres, assassinats, expédients

inavouables, il ne recule devant rien et met tous ses crimes sur le compte de l'ange Gabriel, qui les lui commande au jour le jour. Il en fait autant pour ses vices intimes, car il n'est pas capable de s'astreindre à la morale si complaisante qu'il enseigne ; il y fait de larges brèches ; ses mœurs sont mauvaises ; mais l'ange Gabriel lui donne toutes les dispenses et approuve tous ses méfaits [1].

En 630, il s'empare enfin de la Mecque où il installe le centre de l'Islam.

Il ne survécut que deux ans à son triomphe, mais son œuvre dure encore après treize siècles [2].

— Elle a double face : un ensemble d'institutions politiques et sociales qui ont fondé l'unité nationale, un dogme et des rites qui constituent la religion ; une législation fondue dans une théologie, un gouvernement soudé à un sacerdoce.

Pour bizarre qu'elle soit dans les dé-

1. Le Koran. XXXIII, 1, 37, 51, 53. — 2. De Broglie. *Histoire des religions*. Gondal, *Mahomet et son œuvre*. Cara de Vaux, *Le Mahométisme*, ch. I.

tails — car il n'est pas commode de mettre sur pied une religion artificielle, — la conception de Mahomet était fort habile.

Il n'est pas prouvé qu'au VII[e] siècle, l'Arabie, comme on le dit, était encore païenne ; il paraît bien qu'elle était déjà, sinon chrétienne, du moins fortement pénétrée de christianisme [1]. Qu'il y restât des païens, c'est certain ; mais leur paganisme, greffé sur de très vieilles traditions bibliques, flottait autour des noms magiques d'Ismaël et d'Abraham. Le Prophète posa donc, à la base de son système, le monothéisme, la religion d'Abraham, la foi au Dieu Créateur.

Depuis Abraham, le monde avait marché. Deux grands événements étaient intervenus : le Judaïsme et le Christianisme, issus de la religion d'Abraham. Or, Juifs et chrétiens étaient en lutte : les uns attendant toujours le messie, les autres le reconnaissant en Jésus. Il ne

1. ROHRBACHER. *Histoire de l'Eglise*. Liv. 11. T. IV, p. 163. (Edit. Palmé).

fallait point les heurter de front ; car la révélation nouvelle aurait d'autant plus de crédit qu'elle concorderait mieux avec l'ancienne.

Se faire passer pour le Messie, c'était se mettre à dos les chrétiens sans grande chance de rallier les Juifs, car les prophéties ne donnaient guère prise à une supercherie aussi grossière. Se donner comme précurseur d'un futur messie, ne l'avancerait pas davantage : c'eût été travailler pour un Juif. Il crut tourner la difficulté en empruntant des deux mains : beaucoup au Judaïsme, des idées, des préceptes, des rites, Moïse et les prophètes ; moins à l'Evangile qu'il connaissait peu ou qu'il connaissait mal : il accepte Jésus, Envoyé, mais non Fils de Dieu, car il nie la Trinité [1].

Quant à lui, Mahomet, il vient de la part de Dieu pour achever l'œuvre d'Abraham, de Moïse et de Jésus [2] et réconcilier, dans l'Islam, les Juifs et les chrétiens.

1. Le Koran, II, 81 ; III, 11, 52 ; IV, 169 ; V, 50. — 2. Le Koran, II, 59.

En somme, avec sa religion hybride, Mahomet fut un écho plutôt qu'une voix. Son œuvre est une mixture singulière d'erreur et de vérité, de sincérité et d'imposture [1].

Tout ce qui vient de lui est mauvais; cela seul est bon qu'il a volé au Judaïsme.

Il ne prouve rien. Il affirme. Tous ses oracles lui sont dictés par l'ange Gabriel; c'est-à-dire qu'il fait contresigner par le ciel ses moindres lubies, comme ses plus vastes desseins. Il jongle avec toutes ces révélations fantaisistes pour couvrir toutes ses faiblesses et satisfaire toutes ses rancunes. Il faut le croire sur parole. « *Je ne suis pas envoyé*, dit-il, *pour faire des miracles, mais pour vous enseigner la vérité* » [2].

Cette réserve s'explique : ne fait pas de miracles qui veut. Tout de même, rien ne remplace le miracle pour asseoir une religion. Ses disciples ont voulu combler

1. J.-B. Chabot, *L'Islam*. Cf. Revue de l'Orient chrétien. T. I, p. 500. Cherbuliez, *L'Islam*, Rev. des Deux Mondes, 1896. — 2. Le Koran, XVII, 92. 95.

cette lacune [1]. Ils l'ont fait avec autant d'exagération que de maladresse. Ils ont attribué à ce faux prophète des faux miracles par centaines, miracles de bateleur, ridicules, enfantins, qui suffiraient à discréditer la cause [2].

La pensée dominante de l'Islam, c'est Dieu, la foi en Dieu, le respect de Dieu [3].

Ces gens-là ont la mentalité religieuse. Ils sont pénétrés de la présence de Dieu et leurs pratiques cultuelles, toutes formalistes qu'elles soient, ne leur permettent pas de s'en évader jamais longtemps, puisque cinq fois le jour, en quelque lieu que les surprenne l'appel du *muezzin*, du haut des minarets, ils devraient suspendre leurs occupations, s'a-

1. GONDAL, *Mahomet et son œuvre*, p. 29. — 2. Il faut avouer que le moyen âge, en lutte acharnée avec les Musulmans, était singulièrement prédisposé à accueillir sans grand discernement tout ce que l'on pouvait raconter sur Mahomet, et qu'aujourd'hui, pour avoir la note juste sur ce point, il est indispensable de s'en tenir rigoureusement à la tradition musulmane. — 3. Le Koran, II, 255 ; XIX, 37 ; XXI, 21 ; XXII, 61 ; XXIV, 44 ; XXXI, 26 ; LVIII, 8.

genouiller, la face tournée vers la Mecque et prier [1].

On ne pénètre dans les mosquées que pieds nus, après les ablutions liturgiques ; et, c'est pure tolérance si l'on permet aux étrangers des sandales. La réaction contre l'idolâtrie va si loin, qu'elle proscrit toute image, toute représentation matérielle de la divinité.

A partir de quatorze ans, ils sont astreints tous les ans au jeûne du *Rhamadan* [2] qui dure un mois. Depuis le petit

1. La formule du symbole musulman est très courte : *Lâ ilâha illâ, Allah, wa Muhammad Rasûl-Allah !* Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu ! -- Les prières quotidiennes obligatoires comprennent dix-sept oraisons. Cf. *Détails du rituel musulman*, NICOLAY, *Histoire des croyances*, T. I, p. 148. — Des prescriptions très précises prévoient et solutionnent les cas les plus minutieux. On en compte 109 sur la prière proprement dite, 41 sur les heures de la prière, et, 165 sur l'appel à la prière ; 151 sur les pèlerinages de la Mecque, 69 pour le Rhamadan, et, 65 sur les ablutions. Cf. EL BOKHARI, *Traditions islamiques*. Traduit de l'Arabe par O. Houdas et publié par l'École des langues orientales vivantes). — 2. Le Koran II, 180 à 183. EBERS, *L'Egypte*. T. II, p. 132-136. NICOLAY, *Histoire des Croyances*, T. II, p. 146.

jour, jusqu'au coucher du soleil, abstinence absolue de tout aliment, poussée à un tel point qu'on ne doit ni fumer ni sentir une fleur, ni même avaler sa salive.

Il faut dire que ce rigorisme puéril trouve de larges compensations dans les libres et joyeux festins de la nuit. En définitive, ce n'est qu'une transposition dans les heures des repas, une déformation, une atténuation du Carême chrétien qui dure six semaines, ne connaît point ces reprises nocturnes et ne tolérait en Orient, dans ces temps-là, qu'un seul repas, le soir, et, toujours maigre.

Tout bon musulman est tenu de faire au moins une fois, dans sa vie, un pèlerinage au tombeau du Prophète[1]. Ces mobilisations, très solennelles au départ de Damas ou du Caire, qui traînent avec elles des cadavres, car c'est une pieuse coutume que de faire

1. Le Koran II, 192, V. 96. E. Reclus, *L'Asie*, p. 910. Ebers, *L'Egypte*. T. I, p. 91 ; T. II, p. 111. Nicolay, *Opus. cit.*, T. I, p. 159.

enterrer ses morts à la Ville Sainte, se concentrent à La Mecque en agglomérations épouvantables de 40 à 50.000 têtes, 70.000 en 1882, où pullulent tous les désordres et tous les fléaux. Quand le choléra s'en mêle, et il s'en mêle souvent, c'est un désastre. Les décès atteignent en moyenne le chiffre énorme de 15 à 20 °/₀[1].

Malgré l'envers défectueux des choses, le dogme musulman, tout tronqué qu'il soit, ne manque pas d'une certaine grandeur.

La morale est pitoyable. Non pas que tout soit pourri. Il y a des parties saines. L'Islam condamne le mensonge, le vol, l'injustice[2]. Il fait un devoir de la piété filiale. Il impose l'aumône [3], pour les pauvres et pour la mosquée ; seulement, tout cela, c'est entre soi, entre musulmans. Mais, il n'ose pas aller plus loin [4]. Il allège le Décalogue du VIe commandement

1. Cf. A. d'Avril. *Rev. de l'Orient chrétien*, 1898, n° 2, p. 237. H. Slemman, *Le chemin de fer de Damas à la Mecque. Ibid.*, 1900, n° 4, p. 527. H. Lammens, *Ibid.*, 1902, n° 1, p. 153. — 2. Le Koran, IV, 26. 61. — 3. Le Koran, II, 269, 270, 272, 275. — 4. Cara de

mandement. Et voilà la plaie de l'Islam, la polygamie, qu'il n'invente pas, mais qu'il tolère en essayant d'en atténuer les excès. Il y en a une autre, l'esclavage ; et les deux se tiennent, car la traite des blanches va de pair avec la traite des noirs. Tout musulman a droit à quatre femmes légitimes ; les autres, au gré de sa fortune, autant qu'il peut en nourrir [1].

Mahomet n'a pas rédigé sa doctrine. Ses oracles étaient recueillis, pêle-mêle, par les uns, par les autres. Plus tard seulement, on les agença au petit bonheur, en commençant par les plus longs, pour en faire une recension officielle.

C'est ce recueil indigeste, décousu, de 6632 paragraphes, qu'on appelle le Koran[2] (*Al Koran* — le Livre).

VAUX, *Étude sur la doctrine morale de l'Islam*. Cf. Congrès scientifique international, 1891, 2e sect., p. 69. *Eschatologie musulmane*. Cf. *Ibid.*, 1894, 2e sect., p. 5. H. DE CASTRIES, *L'Islam*, ch. III et IV.

1. Le Koran, IV, 3. — 2. DOZY, *Histoire de l'Islamisme*, p. 114. Le Koran, III, 2 ; X, 38 ; XXIX, 24. — Le moine Bahira, prétendu auteur du Koran. Biblioth. Nat., fonds arabe, Manusc., 215. Cf. Revue de l'Orient chrétien, 1897, n° 4, p. 139.

Il renferme, sous un amas confus de sentences banales, mesquines, incohérentes, de contes burlesques, d'invectives et de puérilités, avec des longueurs fastidieuses et des redites sans fin, de sages leçons, des préceptes utilitaires et quelques belles pages calquées sur la Bible; mais encore ces récits bibliques sont-ils mutilés et dénaturés. « *Les grandes figures de l'Histoire Sainte*, écrit M. de Voguë, *dont chacun de nous retrouve les silhouettes colossales gravées au fond de sa mémoire par les leçons d'une mère, y sont réduites aux proportions des personnages de contes de fées* »[1].

On a relevé, dans le Koran, 255 contradictions qui mettent fort en peine les exégètes musulmans. Et ce livre si pauvre, si creux, si malvenu est encore, pour 280 millions d'hommes, le Livre sacré, la règle de la foi, le code du droit et de la morale.

— Dans ces conditions, à première vue,

1. Cf. Correspondant, T. XLVI, p. 614.

on a peine à comprendre que l'Islam n'ait pas sombré depuis longtemps dans l'oubli, l'indifférence ou le mépris.

Point n'est besoin pourtant d'aller chercher très loin les raisons de cette survivance ; et, elles sont telles, qu'au lieu de témoigner en faveur de l'Institution, elles la condamnent.

L'Islam est apparu et il s'est imposé aux Arabes, avec l'autorité et la séduction d'une grande idée politique et religieuse. Les Princes eurent intérêt à le soutenir parce qu'il leur mettait en main, par la concentration des deux pouvoirs, un merveilleux instrument de domination.

Dans les régions catholiques de l'Asie et de l'Afrique, l'Arianisme, en niant la divinité de Jésus-Christ, avait préparé les esprits à la prédication de l'Islam. Ces chrétientés, éloignées du centre, étaient ravagées par l'ignorance ; et, celles que n'avait pas contaminées l'Arianisme, offraient elles-mêmes peu de résistance à la propagande musulmane. Enfin, les populations étaient à tel point exaspérées

par la tyrannie tracassière des empereurs de Byzance qu'elles considérèrent la conquête arabe comme une libération.

De plus, l'Islam est la religion sanglante par excellence. Il s'est propagé et maintenu à coups de sabre. Ses apôtres ne furent pas des martyrs, mais des bourreaux, et la fameuse formule : « *Crois ou meurs !* » simplifiait singulièrement les méthodes de recrutement [1].

D'autre part, il apportait aux races orientales, qui sont, par tempérament, mystiques, paresseuses et sensuelles, une dogmatique très simplifiée, une morale aisée sans contrainte ; et, ce dosage savant de dévotion et de volupté, qui satisfait en même temps l'esprit et les sens, qui

1. Il y a bien çà et là, dans le Koran, quelques maximes de tolérance. Mais on ne sait point assez que certains versets, et, principalement ceux-là, que les apologistes de l'Islam aiment à mettre en avant, sont déclarés pratiquement abrogés et non avenus par les commentateurs musulmans. A. Vellard, *Doctrine de l'abrogeant et de l'abrogé*. — *Le Koran*, IX[e] Sourate (la dernière en date, testament de Mahomet) et, *passim*.

permet d'installer le harem à l'ombre de la mosquée, suffisait à les séduire.

Pour les Arabes du VIIe siècle, si on les suppose idolâtres, l'Islam était apparemment un progrès, au moins doctrinal : il les sortait du paganisme sans leur demander aucun sacrifice du côté des mœurs.

Aujourd'hui, on prétend qu'il est encore un progrès pour les peuplades nègres de l'Afrique et des îles indiennes : il est surtout un fléau parce qu'il leur barre la route à mi-chemin et les arrête au seuil du catholicisme, sous les yeux des missionnaires.

Oserais-je dire, puisque l'Islam autrefois s'est avancé dans les Gaules jusqu'à la Loire, oserais-je dire, que l'enseignement doctrinal de l'Islam, qui fait pénétrer si profondément dans l'âme des petits musulmans, l'idée de Dieu, le respect de Dieu, serait un réel progrès pour nos pauvres enfants de l'école laïque, chez qui on éteint systématiquement toute notion de la divinité !

Comme un grand fleuve boueux, qui charrie des paillettes d'or, l'Islam ne vaut que pour autant qu'il reflète la Bible ; et, à ce titre, il a un certain prestige sur les races inférieures et parmi les populations peu cultivées. Mais, de sa nature, il est stérile. Il a eu dans tous les pays de civilisation chrétienne une influence déprimante. Il a marqué un temps d'arrêt dans le progrès, un recul dans le mouvement intellectuel. Il ne s'est affirmé nulle part comme une semence de vie. Il n'a su traîner après lui qu'une somnolence lourde, malsaine, mortelle[1].

---

1. Tièle, *Manuel des religions*, p. 145. Etienne Lamy, *La France du Levant*, Livre I. — A notre époque, l'Islam gagne du terrain, non-seulement en Afrique et aux Indes, mais en Chine, où une évaluation minutieuse et plutôt modérée indiquait en 1897, 30 millions d'indigènes musulmans. Le *Nouveau Larousse* va jusqu'à 50 millions.

Dans les provinces russes du Caucase, jadis musulmanes et converties de force à l'orthodoxie, il se fait une propagande intense et les retours à l'Islam se chiffrent par millions. Cf. *Revue de l'Islam*, n. 21, p. 113-15. — H. Levantin, *L'Islam en Chine*. Revue de l'Orient chrétien, 1901, n. 2, p. 249. — Znamenski, *Revue de l'Orient chrétien*, 1901, n. 1,

Il garde Jérusalem, l'autre ville éternelle, car il y en a deux, représentatives chacune d'une religion. Rome, dans sa puissante et inépuisable vitalité, est immuable : rien ne l'entame. Jérusalem n'est qu'immobile, engourdie, elle n'agit plus !

Or, si les fruits sont tels, c'est que l'arbre est mauvais : « *a fructibus eorum cognoscetis eos* » [1].

II

Les Églises d'Orient. — A l'inverse de l'Islamisme, le schisme d'Orient a couvé longtemps avant d'éclater. On le sent venir de très loin. Il n'y aurait pas grande exagération à en faire remonter la toute première cause à Constantin.

---

p. 193. — VASILIEF, *Le Mahométisme en Chine et dans le Turkestan.* — Colonel DE POLIGNAC, *France et Islamisme.* — CARA DE VAUX, *L'Islam au XIXe siècle*, (Cf. *Un siècle*, T. III, p. 58).

1. MATH., VII, 16.

Le jour où il transporta le siège de l'empire sur les rives du Bosphore, il posa l'église de Bysance en face de Rome, sinon contre. Il fallut, plus tard, par déférence, doter la capitale d'un titre patriarcal [1]. Puis, à mesure que les Empereurs, sous prétexte de protéger la religion, se mêlèrent de gouverner l'Église, que l'épiscopat oriental trop servile se plia à leurs exigences et que les Papes défendirent, avec plus d'énergie, l'indépendance et la dignité du Saint-Siège, la rivalité tourna à l'hostilité.

« Rome, disait-on, n'est capitale de l'Église que parce qu'elle a été capitale de l'Empire. Les deux titres sont connexes : la nouvelle capitale doit être à son tour *Caput Ecclesiæ*. C'est en Orient que le Christ est né, qu'il a souffert, qu'il a fondé son Église ». Et ces théories trouvaient de l'écho au sein même du concile de Chalcédoine [2].

1. Tilloy. *Les schismatiques. Le Patriarcat de Constantinople*, p. 102. — 2. G. Goyau, *Les Papes*

Plus la situation politique est tendue, plus le conflit religieux s'aigrit.

L'Orient anémié dans sa voluptueuse somnolence, voyait d'un mauvais œil l'Occident qui se reprenait à vivre sous la secousse des invasions ; et le fossé se creusait toujours entre le monde grec et le monde romain, si dissemblables de race, de langue, de rite, de tempérament [1].

---

et la Civilisation, p. 25. PISANI. *Les Eglises chrétiennes séparées.* (Cf. *Le Siècle*, T. III, p. 80).

1. DUCHESNE. *L'Eglise d'Orient, de Dioclétien à Mahomet.* p. 15. PIERLING. *La Russie et le Saint-Siège.* (Cf. Introd. T. I).

« Les deux moitiés de l'Empire romain, unifiées dans la même civilisation greco-romaine, à l'époque où elles arrivèrent au christianisme, ont bientôt cessé d'avoir une histoire commune. Deux mondes différents se sont formés et chacun a eu sa civilisation à part. Peu à peu, ils ont cessé de se connaître et de se comprendre. Les relations, d'abord fréquentes, sont devenues plus rares. Les deux moitiés de l'Eglise se sont habituées à vivre parallèlement. Une antipathie mutuelle s'est élevée entre l'Orient et l'Occident et l'unité extérieure, maintenue à grand'peine, a fini par se briser ». G. MOREL. (Cf. J. Calvet. *L'Abbé G. Morel*).

A la cour de Bysance, on considéra le couronnement de Charlemagne comme un défi direct [1] ; et, puisque Rome, avec l'appui de l'Église, se détachait politiquement de l'Empire, l'Empire, c'est-à-dire l'Empereur, résolut de rompre avec l'Église de Rome : schisme tout politique, du Césarisme plutôt que de la nation, qui se fit à l'insu du peuple et par-dessus sa tête [2], et, qu'après coup seulement, pour la forme, on abrita derrière quelques chicanes théologiques.

Tout était donc prêt, et depuis longtemps, quand Photius entra en scène.

Homme de cour plutôt qu'homme d'église, intrigant et ambitieux, il s'installa en intrus sur le siège patriarcal et se révolta contre Rome (857). Mais la partie était si grosse, la cause si mauvaise, que les Empereurs eux-mêmes hésitèrent. Photius fut déposé, réintégré, puis dé-

1. *Rev. de l'Orient chrét.* 1re an., n. 2, p. 132. — 2. Soloviev, *La Russie et l'Église catholique*, p. 67. Etienne Lamy, *La France du Levant*, p. 25. *Rev. de l'Orient Chrétien*, 1re Ann., n. 2, p. 130.

posé encore ; et cette alternative de rupture et d'union, selon les mentalités successives de la cour impériale, dura deux siècles, jusqu'à la séparation définitive consommée par Michel Cérulaire en 1053 [1] : séparation de fait, qui ne repose sur aucun acte canonique et qui, en droit même, n'existe plus, car en 1274 d'abord, au concile de Lyon, en 1439 surtout, au concile de Florence, l'union a été décidée [2].

La réconciliation, plus ou moins sincère de la part des Grecs [3], n'a guère

1. KURTH, *Origines de la civilisation*, T. I, p. 286. — 2. Concile de Lyon. Cf. *Études préparatoires au Congrès de Jérusalem*, p. 211. Actes du Concile de Florence. Cf. *Revue de l'Orient chrétien*. T. I, p. 69 et 305. ROHRBACHER, Liv. LXXXIII, T. IX, p. 315 (Edit. Palmé). PASTOR, *Les Papes du Moyen-âge*. T. I, p. 322. P. MICHEL. *L'Orient et Rome*, p. 266. — 3. Il faut reconnaître que les Croisades, à ce point de vue spécial de l'Union, ont eu un effet déplorable. Elles ont réveillé toutes les rancunes et toutes les susceptibilités. La 4e Croisade, en particulier, qui, malgré les efforts d'Innocent III, se rabattit sur Constantinople et y fonda un empire latin, renforça pour longtemps l'animosité des Grecs et laissa dans tout l'Orient de sourdes inimitiés qui firent avorter toutes les

existé que sur le papier, c'est vrai ; mais la situation respective des deux églises n'en est pas moins singulière : elles ont tout simplement cessé de correspondre ; elles restent en présence ; elles se regardent et elles attendent.

— Rien qu'à les voir ainsi l'une en face de l'autre, c'est assez pour que la supériorité du catholicisme s'atteste et s'impose.

L'Église romaine n'aurait pas en mains ses titres de noblesse, elle ne porterait pas en elle-même, dans son être, dans sa vie, dans ses œuvres, le gage, les signes, les témoignages authentiques de sa divinité, ceux que nous avons dits et tous les autres, que cette confrontation avec l'Église d'Orient, la première en rang parmi toutes les églises séparées, serait décisive et sans réplique.

Est-ce assez dire qu'elles sont sœurs, même jumelles ? N'est-ce pas plus en-

tentatives d'union. (Cf. Hergenroether, *Histoire de l'Église*, T. IV, p. 137. Étienne Lamy, *La France du Levant*, p. 34).

core, puisque l'une est en réalité un dédoublement de l'autre ?

Elles ont communauté d'origine ; et, au schisme près, elles sont moralement identiques ; — on voit comment je le dis.

L'Église d'Orient n'est pas à côté, comme l'Islamisme ; elle n'est pas une déformation violente comme le Protestantisme ; elle n'a subi aucune modification substantielle ; elle a tout conservé, la doctrine, les sacrements, la liturgie. On ne peut contester la validité de ses ordinations ; ses Évêques sont des Évêques. Elle a la Messe, l'Eucharistie, l'Évangile intégral, la foi des Grands Conciles[1]. C'est tout pareil. Et, cependant, quelle différence, quel contraste ! Elle a les mêmes organes et ils fonctionnent, puisqu'elle vit ; mais on dirait que vivre, pour elle, ce n'est plus agir, c'est seulement végéter !

---

1. *Revue de l'Orient Chrétien*, 1re année, n. 2, p. 122. Leroy-Beaulieu, *L'empire des Tsars et les Russes*, T. III, p. 66.

L'Église catholique en pleine vigueur, active et féconde, s'affirme dans l'expansion débordante de sa vitalité ; elle marche, elle se développe, elle se défend, elle travaille avec des énergies sans cesse renouvelées et toujours jeunes.

L'autre tout de suite s'est figée. Quoique fidèle à la croyance et au rite, elle n'a point fait un pas.

L'autre, après avoir brillé d'un si vif éclat, dans les premiers siècles, lutté si courageusement, produit tant d'hommes, tant d'œuvres, tant de fruits merveilleux de sainteté, l'autre, qui avait pris toutes les initiatives et recueilli toutes les prémices, qui avait fourni vingt-deux papes avant le schisme [1], au sein de laquelle l'héroïsme, le génie et la grâce avaient suscité une éclosion si admirable de vie surnaturelle, l'autre, tout à coup vidée de sa sève, a langui, anémiée, déprimée. Elle ne produit plus rien, comme si toutes les sources du sacrifice et de la charité

1. *Les Papes orientaux du VIII[e] siècle*. Cf. *Études préparatoires au Congrès de Jérusalem*, p. 257.

étaient taries en elle : ni un apôtre, ni un martyr, ni un docteur, ni un saint, ni une œuvre.

Elle ne s'est émancipée du côté de la Papauté que pour tomber sous le joug du pouvoir civil. Son Patriarche, qui avait rêvé d'être un autre Pape, n'a été qu'un chapelain humilié de l'Empereur.

Incorporée à l'État, elle n'a même pas été capable de maintenir son intégrité ; car, à mesure que l'Empire grec de Constantinople se morcelait en royaumes autonomes, l'église grecque s'effritait en autant d'églises nationales : la Russie d'abord, puis la Grèce, les Provinces danubiennes etc...

Et quelles tristes pages à écrire, s'il fallait dépeindre ici l'état lamentable de ce clergé d'Orient, dont le pope russe, plus connu parce qu'on en a plus parlé, est le type légendaire [1] !

Quel commentaire à cette parole de

1. H. Perreyve. *Entretiens sur l'Église*, T. II, p. 192, 452, 463. Solovief. *La Russie et l'Église universelle*. p. 47. P. Michel. *L'Orient et Rome*, ch. III, VI, VII. Correspondant, 10 Janv. 1892.

Jésus : « Je suis la vigne et vous êtes
» les branches. La branche est stérile si
» elle n'adhère au tronc. *Ainsi en sera-*
» *t-il de vous, si vous ne restez unis à*
» *moi. Celui qui se séparera de moi se*
» *desséchera* » [1].

Desséchées, hélas ! elles le sont, ces malheureuses églises, ankylosées par le schisme, rongées par le protestantisme et infestées de rationalisme [2].

Faut-il désespérer de les voir revivre jamais ?

— Les avances faites, à la fin du siècle dernier, par Léon XIII, sous le couvert du congrès de Jérusalem, ont provoqué des études, des discussions, des actes qui déblaient le terrain, préparent les voies à une entente et font concevoir, de part et d'autre, les plus légitimes espérances.

Mais, pour apprécier, comme il convient, la portée de cette démarche solen-

1. Joan. XV, 2, 6. — 2. P. Michel. *L'Orient et Rome*, p. 50, 72. Solovief. *La Russie et l'Église universelle*, p. 30, 46. Revue de l'Orient chrétien. *Les Églises orientales et le Protestantisme*, 1900, n° 4, p. 505. 1901, n° 3, p. 402.

nelle du Cardinal Langénieux, Légat du Saint-Siège, en Orient, il faut connaître l'état actuel des Églises orientales.

Sous la domination turque, après la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453, les patriarches étaient devenus chefs civils de leurs chrétientés, représentants officiels de leur nation, avec des pouvoirs correspondants à ceux des Pachas vis-à-vis des populations musulmanes [1].

Je dis *les Patriarches*, car il y avait quelques schismes plus anciens, jacobite, syrien, copte, arménien, débris des hérésies de Nestorius et d'Eutychès, au v[e] siècle, qui ne s'étaient pas ralliés aux conciles d'Éphèse (431) et de Chalcédoine (451) [2].

Cet embrigadement des Patriarches dans l'administration du Sultan était assurément une lourde servitude [3], mais

1. *Revue de l'Orient chrétien*, 1[er] ann. n° 2, p. 130, 131. — 2. C'est par opposition à ces hérésies du V[e] siècle dont ils s'étaient garés que les Grecs de Constantinople ont pris le nom d'*Orthodoxes*. — 3. Aucun patriarche ou évêque ne peut exercer

un appui aussi ; car, ce n'est pas seulement l'autonomie religieuse qui repose sur la liturgie, c'est l'autonomie politique vis à vis de l'État.

Les groupements indigènes, les nationalités, là-bas, ne correspondent pas à des divisions territoriales, mais aux formes liturgiques, à la religion, au rite. On n'est pas, au civil, grec, copte, arménien, parce qu'on habite telle ou telle contrée, mais parce qu'on est de religion grecque, copte ou arménienne. Et, comme le rîte est le signe distinctif des multiples églises chrétiennes d'Orient, le rite, la nationalité, la race, c'est une seule et même chose.

De là, indépendamment de leur valeur documentaire et de ce qu'ils ont de vénérable par leur antiquité, l'extrême importance des rites orientaux.

son ministère religieux sans l'investiture du Sultan. Ils restent fonctionnaires, toujours surveillés, souvent suspectés, paralysés de toute façon dans leur mission apostolique qu'ils ne parviennent pas toujours à concilier avec leurs obligations vis à vis de l'Etat.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, des retours partiels à l'unité fractionnèrent en deux la plupart de ces églises ; et, plus tard, le sultan conféra aux Patriarches unis les mêmes pouvoirs qu'aux autres.

En sorte que, aujourd'hui, sauf chez les Maronites du Liban qui, d'après leurs traditions, n'auraient jamais été séparés de Rome, il y a en présence dans chaque rite, un groupe schismatique et un groupe catholique : grecs schismatiques et grecs catholiques, arméniens catholiques et arméniens schismatiques, etc.., [1] aussi intéressés les uns que les autres à la conservation du rite ; car, c'est non seulement pour eux une question religieuse et une affaire de conscience, mais une question de race, une affaire politique.

Or, au siècle dernier, après la guerre de Crimée surtout, les Ordres religieux, les nôtres d'abord, puis les autres, ont

1. B. d'Avril. *Les Hiérarchies en Orient.* Cf. *Revue de l'Orient chrétien*, 1899, n° 2, p. 143. Pisani. *Les Églises chrétiennes séparées.* (Cf. *Le Siècle.* T. III, p. 72). Etienne Lamy, *La France du Levant*, p. 355.

fait en Orient de nombreuses fondations.

Avec plus de zèle que de sagesse, ils s'y sont comportés comme en Chine, en pays de mission quelconque, sans prendre garde que le terrain n'était pas libre, qu'ils entraient dans le champ d'autrui, dans des Églises organisées.

Au lieu de prendre la seule attitude qui convenait et de travailler avec le clergé indigène, en auxiliaires, pour l'aider, ils ont travaillé à côté et pour leur propre compte. Au lieu de s'employer à ramener les brebis dissidentes à leurs pasteurs naturels qui sont les Évêques orientaux, par une simple opération de transbordement, du groupe schismatique au groupe catholique, dans le même rite, ils les ont attirées à eux, ils les ont fait sortir du rite en même temps que du schisme, ils les ont mises au rite latin ; et, avec des brebis orientales, ils se sont fait un troupeau latin.

C'est cette méthode d'apostolat qu'on appelle le Latinisme [1], et contre laquelle

1. Pitzipios, *L'Eglise orientale*, 1re partie, p. 136.

le Cardinal Lavigerie s'était déjà élevé avec tant de force[1].

Je ne veux pas faire ici le procès du Latinisme : c'est assez de dire qu'il fut, en ces derniers temps, un grave obstacle à l'Union, le plus grave peut-être, car il n'est plus guère question aujourd'hui de griefs théologiques.

Le Latinisme, en effet, a propagé, dans tout l'Orient, cette idée, cette conviction, que l'Église catholique s'identifiait avec le rite latin ; que pour redevenir catholique, il fallait se faire latin ; qu'il n'y avait pas d'autre porte que cette porte latine pour rentrer au bercail, et que, par conséquent, l'Union impliquait l'abandon des rites et la ruine des nationalités.

Aussi, toutes ces conversions individuelles étaient considérées, par les communautés orientales, comme autant de défections ; et, plus elles se multipliaient, plus les masses schismatiques reculaient, inquiètes et réfractaires à l'Union.

Cité par G. Goyau, *Vieille France*, p. 69. — 1. Baunard, *Le cardinal Lavigerie*, pp. 111, 115, 118.

Le congrès de Jérusalem a eu ce résultat de détruire ce malentendu et de montrer que si l'Église de Jésus avait en Occident des formes latines, elle n'était pas le moins du monde absorbée par le rite latin ; qu'elle n'était ni grecque, ni latine, mais catholique, universelle, ouverte à tous et que les communautés orientales pouvaient y entrer sans abandonner leurs antiques traditions.

Il alla plus loin : il déclara que non seulement cette harmonieuse multiplicité des rites était tolérée, acceptée, mais qu'elle était nécessaire [1]. Et ces déclarations solennelles furent, quelques mois plus tard, confirmées par des actes formels du Saint-Siège qui condamnent le Latinisme et interdisent au schismatique converti de sortir de son rite [2].

De plus, après avoir beaucoup questionné, beaucoup écouté, sur des rapports très précis et très documentés fournis par les Patriarches, par les Évê-

1. Cf. Discours du Card. Légat au Congrès de Jérusalem. — 2. Lettre-apost. de Léon XIII *Præclara gratulationis* et *Orientalium dignitas Ecclesiarum*.

ques, par les hommes les plus instruits des choses de l'Orient, le Légat avait exposé au Saint-Siège, dans un *Mémoire confidentiel*, tout un plan de réorganisation pour ces pauvres Églises unies d'Orient, si longtemps délaissées, sans prêtres et sans ressources, en face du schisme si puissant et des œuvres latines si prospères. Il a eu la joie de voir ses conclusions sanctionnées par Léon XIII. Et ce ne fut pas lettre morte, car on a déjà beaucoup travaillé.

Malheureusement, les épreuves de l'Église de France ont eu leur contre-coup en Orient ; et l'élan, pour l'instant, est arrêté ; mais il reste vrai que la question de l'Union a fait plus de chemin depuis dix ans qu'elle n'en avait fait au cours des cinq derniers siècles : les voies sont tracées, les fossés sont comblés ; et, si l'heure est retardée des solutions définitives, du moins, en ce qui concerne les Églises d'Orient proprement dites, il ne semble pas qu'elles puissent être ajournées bien longtemps.

III

Le Protestantisme. — Nous autres, catholiques, nous n'apprécions pas assez la grâce qui nous est faite de pouvoir scruter sans appréhension les fondements de notre foi ; car, plus nous y regardons de près, plus nous en constatons l'unité, l'harmonie, la cohésion, la solidité ; et, à mesure que nous poussons plus à fond cette expertise, nous nous sentons plus en confiance.

Qu'elles doivent souffrir les âmes délicates, élevées, si nombreuses aujourd'hui dans le Protestantisme, qui ne peuvent garder la sérénité de leur croyance qu'à la condition de ne pas ouvrir le Livre des origines et qui en sont réduites à se laisser porter par un courant dont elles n'osent point explorer les sources pour savoir d'où il vient, ni si vraiment ses eaux sont pures!

Le mal, chez nous, c'est d'ignorer, de ne pas connaître assez, de n'avoir que des notions confuses, superficielles ;

car la sécurité grandit avec la lumière.

Le mal, chez eux, c'est d'approfondir, c'est de comprendre ; car, on tremble dès qu'on y voit trop clair.

Combien tristes, en effet, et troublants, pour un esprit loyal et honnête, les débuts de la Réforme, son histoire ! Et quelle vision décevante que la figure de ses apôtres ! Car, c'est une tare radicale pour une religion de ne pouvoir montrer sans rougir la vie de ses fondateurs.

Un révolté de moindre envergure, un dévoyé plutôt, dont la chute, pour retentissante qu'elle fut, en somme, fit plus de tapage que de scandale, ce moine tombé qui avait cru entraîner tout son siècle après lui et que personne n'a suivi, M. Loyson avait dit, plaidant sa propre cause : « *Soyons les chrétiens de l'Islam, et les musulmans du Christianisme* » [1]. Luther et Henri VIII, pour ne parler que de ceux-là, ont été surtout les musulmans du Christianisme. Ils ont pris avec

1. P. Hyacinthe, *France et Algérie. Christianisme et Islamisme*, p. 7.

tant de hâte, sans même y laisser l'allure solennelle de l'Orient, les mœurs dissolues de l'Islam, qu'on a pu croire que cette licence était pour eux l'article fondamental de la Réforme.

Nous vivons de légendes depuis trois siècles.

Les humanistes, dont la race n'est pas près de s'éteindre et qui ont été les premières recrues de la Réforme, ont falsifié notre histoire et, surtout, la leur. On n'a pas l'idée de ce qui s'est publié en Allemagne au XVI[e] siècle, de pamphlets, de satires, de caricatures, d'écrits tendancieux sur l'Église catholique [1].

D'ailleurs la critique historique n'est que d'hier. Nous avons tout à gagner, nous autres, à cette rigueur scientifique qui aligne froidement des documents, qui exhume le passé tel qu'il est et qui condamne l'historien à n'être plus que le secrétaire impartial des morts. Je doute que les protestants aient lieu de s'en réjouir autant.

---

1. JANSSEN. *L'Allemagne et la Réforme*, tout le VI[e] volume.

— Or donc, on nous a répété sur tous les tons, que la Réforme était née d'un généreux sursaut de la conscience chrétienne, en face de la corruption inouïe du monde ecclésiastique du XVI[e] siècle. Pape, évêques, moines et prêtres étaient à ce point dévergondés que le siècle écœuré s'en révolta.

Alors, poussé par la force des choses, porté par le flot de l'indignation universelle, Luther se vit suscité de Dieu, comme jadis Ezéchiel, pour stigmatiser ce sacerdoce déchu et sauver, de ce déluge de boue, la chrétienté.

Les brebis abandonnées, trahies par leurs pasteurs indignes et incapables, appelaient dans la nuit un vengeur et un sauveur : il apparut et se fit le berger du troupeau. Il écarta, comme usée, pourrie, hors d'usage, l'Église de Rome et mit la sienne à la place, pour libérer, pour épurer la Religion de Jésus : « *Dieu veillait avec amour sur l'œuvre de son Fils bien-aimé*, lit-on dans les manuels classiques des écoles allemandes, au chapitre de

la Réforme ». — *Post tenebras, lux !* après la nuit noire, ce fut la lumière !

Ceci, c'est la légende. Voici l'histoire.

La Papauté, au XVI[e] siècle, portait le poids des rudes épreuves et des fautes qui l'avaient accablée aux siècles précédents, et il n'y a pas à atténuer ce que nous avons dit de l'état de l'Église à cette époque ; il est suffisamment triste aussi pour qu'on ne l'exagère pas. Mais Luther n'aurait jamais rien pu faire s'il n'avait eu à exploiter que les désordres et les abus du clergé.

Le mouvement de la Réforme est beaucoup plus vaste et beaucoup plus profond. C'est un véritable mouvement révolutionnaire. Luther a pris prétexte des abus et des désordres du clergé pour le faire dévier sur le terrain religieux.

L'Allemagne était plus malade encore que l'Église.

Le régime féodal, qui avait tenu bon jusqu'alors, se disloquait. Les États secouaient le joug et s'émancipaient de la tutelle de l'Empire. Le Pouvoir central

affaibli était impuissant à se défendre et à maintenir l'ordre [1]. Les princes libertins affichaient un luxe extravagant et insolent qui rendait plus amères leurs exigences et leurs négligences vis-à-vis du peuple [2]. La petite noblesse vivait d'expédients, pillait et ravageait les campagnes à main armée [3].

Terrorisés par ces bandes d'aventuriers, sucés jusqu'au sang par l'usure et par l'impôt, sans aucun moyen de se faire rendre justice par des juges complices ou craintifs qui fermaient les yeux sur les déprédations des nobles, les paysans haineux prêtaient de plus en plus l'oreille aux doctrines socialistes que prêchaient les Hussites [4] et s'organisaient pour la révolution.

Les Lettrés, ces intellectuels prétentieux et bouffis d'orgueil qui peuplaient les Universités, répandaient partout des principes de rationalisme et de libre-pensée ; et, c'était, du haut en bas de

1. Janssen. *Opus cit.*, I, 115. — 2. *Ibid.*, I, 313, 363 ; II, 135. — 3. *Ibid.*, II, 241. — 4. *Ibid.*, II, 257, 117, 156.

l'échelle sociale, un dévergondage effréné.

Greffez sur tout cela l'aversion de race qui divisait depuis toujours Allemands et Italiens et rejaillissait sur le Pape, les vieilles inimitiés qu'avait accumulées contre la cour de Rome la querelle séculaire du Sacerdoce et de l'Empire, puis, une sourde hostilité des populations pour le clergé et pour les moines, à cause du relâchement de leurs mœurs, et, surtout, parce que les grands fiefs ecclésiastiques des Princes Évêques et des riches abbés, durs au pauvre monde comme les fiefs laïques, étaient englobés dans les mêmes rancunes [1] : vous comprendrez alors qu'il suffisait d'une étincelle pour allumer l'incendie et que Luther avait beau jeu [2].

Tout était mûr pour l'anarchie politique, sociale et religieuse.

Luther n'a rien créé ; il n'a pas été un

1. JANSSEN. *Opus cit.* T. I, 579. — II. 163, 163.
2. A. BAUDRILLART. *L'Église catholique et le Protestantisme*, p. 109.

moteur, mais, un excitateur. Il a déclanché toutes ces forces. Il les a mêlées, dirigées, attisant le feu à droite et à gauche pour dominer partout.

Je ne puis qu'indiquer rapidement pourquoi il le fit et comment il s'y prit. — Il était de son siècle, ce moine, si peu moine et si profondément allemand. Il incarnait trop bien les passions et les aspirations de l'Allemagne pour que l'âme allemande ne vibrât pas à l'unisson de la sienne [1].

Bilieux, triste, taciturne, mystique à sa façon et scrupuleux, il n'était entré en religion qu'à reculons, moins par attrait que par crainte, obsédé qu'il était par la pensée de l'enfer [2]. Rebelle à toute direction, il ne savait ni prier [3], ni obéir, ni s'humilier. Son mal ne fit que s'exas-

1. Janssen. *Opus. cit.* II. 67.

2. Opera Luther. T. II, p. 228, 243.

3. Christiani. *Luther et la Prière.* Étude sur la vie monastique de Luther d'après l'ouvrage du P. Denifle ; *Luther und Luthertum* (Cf. Rev. d'apol, 1906, 15 août et 1er septembre, p. 449, 510). — Janssen. *Opus cit.* II, 71.

pérer dans le cloître et ses doctrines désespérantes ne sont que l'écho de son propre désespoir.

L'affaire des indulgences, où l'on a voulu voir la cause de sa révolte, en a été tout au plus le prétexte. Le frère Martin était déjà perdu, hérétique dès 1515, rallié aux Hussites en 1519 [1]. Il s'était fait une popularité, bientôt malsaine, par son éloquence puissante, mais audacieuse et téméraire à l'excès. Son langage brutal et grossier plaisait aux foules.

Une fois condamné, en 1520, par le Pape, il ne connut plus de mesure.

Il mit au service de toutes les convoitises sa parole enflammée de tribun. Il se fit l'apôtre de toutes les revendications. Il attisa les haines de classes. Il s'apitoya sur le sort du peuple et entraîna les Princes, par l'appât des biens de l'Église. Il rallia à sa cause tous les mécontents. Il prêcha l'émancipation universelle :

1. Janssen. *Opus cit.* II, 74, 83.

plus de célibat pour les prêtres, plus de cloîtres, plus de vœux monastiques [1] !

Il se maria lui-même avec une nonne défroquée, Catherine Bora ; et Erasme rapporte qu'un baptême suivit les noces à un mois de distance [2].

Ses sermons, ses harangues d'allure biblique, d'une violence inouïe contre le Pape, contre l'Église, contre les couvents, finirent par enfiévrer les masses et déchaînèrent une véritable révolution [3].

Et quand cette effervescence tomba, étouffée dans le sang des paysans et des nobles [4], après qu'on eut pillé plus de mille monastères et brûlé les églises par centaines, il ne resta debout que les Princes tout puissants, enrichis des biens de l'Église et partisans résolus d'un régime si favorable à leur cupidité et à leur despotisme ; car la Réforme,

---

1. JANSSEN. *Opus. cit.* II, 222, 291. — 2. Lettres d'Érasme citées par Audin. *Hist. de Luther*. T. III, p. 89. — 3. JANSSEN. *Opus cit.*, T. II, 193. — 4. Audin *Hist. de Luther*. T. II, p. 415. JANSSEN. *Opus cit.*, II, 192. 586.

pour vivre, s'est faite césarienne [1].

Avec ce principe tyrannique « *cujus regio, ejus religio !* le peuple sera de la religion du prince », elle livrait aux souverains la conscience des sujets. Elle ne fut, comme tous les schismes instaurés bruyamment au nom de la liberté, qu'une immense duperie. Elle n'arracha l'Allemagne des bras de l'Église que pour la jeter toute ligotée dans les bras de l'État.

La Réforme religieuse n'était pas viable ; elle n'aurait pas eu de lendemain si elle n'avait été accaparée par la politique. Elle a duré comme dure une étoffe fragile qu'on a collée sur un morceau de fer.

On a l'impression de s'enfoncer dans un cauchemar, quand on étudie, sur les

1. « Il est incontestable, dit le protestant Jurieu, que la Réformation s'est faite par la puissance des Princes ». Cité par Alzog. Histoire de l'Église, T. II. c. 29.

« Si l'on veut ramener les causes des progrès de la Réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'intérêt des Princes, en Angleterre, la passion du roi, et, en France, l'amour de la nouveauté ». Frédéric II). — JANSSEN. *Opus cit.* II, 612. ; III, 21, 58, 64 ; IV, 523.

documents de l'époque, dans les livres même de Luther, car il a eu la rage d'écrire, l'histoire stupéfiante de la Réforme. Et je ne parle pas de ses *Propos de table*, mais de ses discours, de ses lettres, de ses sermons, dont il serait impossible de lire une page un peu caractérisque devant un auditoire qui se respecte.

— Qu'a-t-il fait, grand Dieu, de la religion de Jésus qu'il devait épurer ?

Il a taillé à tort et à travers, dans le dogme, la morale et les sacrements. Il a supprimé la Messe [1], la confession, le purgatoire, la prière pour les morts, le culte de la Sainte Vierge etc. Il abolit le sacerdoce, la Papauté et l'Épiscopat.

Il ne reste que des bribes, quelques rites secs, froids, durs, sans idéal, sans élan, sans amour : un jardin dévasté où l'on aurait arraché les plus belles fleurs !

Sa doctrine sur la justification, dont la formule populaire a pénétré jusqu'au

---

1. Janssen. *Opus cit.* II, 221.

fond de nos campagnes, « *C'est la foi qui sauve* »[1], ruine toute initiative, casse tous les ressorts de la vie morale, brise tout élan et lâche la bride à toutes les passions ; car elle implique la négation du libre arbitre, l'inutilité de l'effort, de la vertu, du sacrifice.

La foi qui sauve, et qui seule peut sauver, et qui sauve toute seule, sans les œuvres de la foi, sans les actes de la vie chrétienne, n'est même pas une croyance, mais une confiance : la confiance que Dieu nous a imputé les mérites de Jésus-Christ, non parce que

---

1. Luther prétend s'appuyer sur ce texte de S. Paul : « *C'est la foi au Christ qui justifie et non les œuvres de la Loi* » (Galat. II, 16). Il s'agit des Judaïsants qui voulaient imposer aux Gentils les observances mosaïques, dont S. Paul atteste l'inutilité pour les chrétiens. Il ne parle pas des œuvres de la foi, mais des œuvres de la Loi. Il n'y a pas de méprise possible sur la pensée de l'apôtre.

Luther accommode le texte à sa thèse ; il supprime et il ajoute, pour traduire : « *La foi seule sauve, sans les œuvres* ».

Puis, il rejette toute l'épître de S. Jacques qui est si formelle sur la nécessité des œuvres de la foi.

nous en sommes plus ou moins dignes par notre conduite et notre état d'âme, mais uniquement parce que nous croyons que ça est. Et Luther en tire lui-même cette conclusion pratique : qu'importe le vice, pourvu qu'on ait la foi : « *Crede fortiter et pecca fortius !* »[1] Crois fortement et pèche plus vigoureusement encore !

De fait, du vivant même de Luther, la Réforme a provoqué une chute énorme de la moralité publique[2].

Pour la croyance, plus de règle. « Qui a la Bible a tout, et n'a besoin de personne » ! le libre examen, qu'il emprunte aux Hussites[3], c'est-à-dire la négation de toute autorité doctrinale et de tout pouvoir d'enseignement.

Ce devait être et ce fut, à brève échéance, l'émiettement et le chaos.

---

1. Lettre à Mélanchton du 1er août 1521. — Enders, III, 208.

2. Janssen. *Opus cit.* III, 72, 258, 173, 196, 591, 757 ; IV, 190, 197. — A. Baudrillart. *L'Église et le Protestantisme*. p. 291. — 3. Janssen. *Opus cit.*, II, p. 88.

Pendant que l'Orient immobile se cristallisait dans ses antiques traditions, le Protestantisme s'effrita dans les mains de son fondateur.

En 1525, Luther gémissait déjà de voir « *autant de credo que de têtes* [1], le sien, pas plus respecté que celui du Pape. Les sectes pullulent et s'anathématisent. Chacune se fait sa croyance à sa guise. L'Église évangélique s'en va au hasard dans la nuit, sans boussole, sans pilote et sans phare.

Rongée au dedans par son propre principe, elle tint quand même debout, comme ces ruines croulantes qui ne tombent point parce qu'on les a cerclées de fer. L'État intervint pour essayer de fixer au moins quelques dogmes fondamentaux qu'on s'engagerait à ne plus contester ; et, elle-même, renonçant au Libre Examen, se remit à vivre à la façon catholique ; car, si les pasteurs entre eux ne s'entendent point, du moins

1. Janssen. *Opus cit.* III, 25.

ils enseigneront leurs fidèles et maintiendront, dans le groupe paroissial, une certaine uniformité de croyance.

— On conserve à la bibliothèque de la Minerve, à Rome, une lettre de Luther à sa mère. La pauvre femme, effrayée de ce que faisait son fils, lui avait demandé si elle devait changer de religion pour le suivre. Il lui répondit : « *Non, restez catholique, je ne veux pas tromper ma mère* ».

Cette lettre est-elle authentique? Je n'en sais rien. On la donne comme telle. Mais il y en a vingt autres qui reflètent les angoisses de Luther. On y lit des aveux comme ceux-ci : « *Qu'il m'en a coûté avant de parvenir à me justifier aux yeux de ma conscience !* » — « *Que de fois mon cœur a frémi au-dedans de moi à la pensée que je pouvais avoir égaré toutes ces âmes !* » — « *Personne ne peut savoir quel casse-tête c'est que d'enseigner et de croire une doctrine que n'admettent pas les Pères de l'Église* » ! Il avait le remords d'avoir détruit l'an-

tique équilibre de l'Église « *si paisible et si calme sous le papisme* ». — « *Je pensais être le seul à éprouver ce tourment*, dit-il à un de ses adeptes qui lui avouait ne pouvoir se convaincre des choses qu'il prêchait, *je n'ai pas cette foi inébranlable que je témoigne en mes prédications et mes écrits !* » [1]

De pareils aveux ne sont-ils point accablants pour la Réforme ?

Pour différentes qu'elles soient, les origines de l'Église anglicane ne sont pas plus rassurantes.

L'Allemagne, en convulsion, portait la réforme dans ses flancs, comme la nuée d'orage porte la foudre. Mais l'Angleterre était tranquille, prospère, en fort bons termes avec Rome. Et si Hérodiade, je veux dire Anne de Boleyn, et avant elle encore, sa sœur Marie, n'avaient pas surgi sur le chemin d'Henri VIII,

1. Janssen. *Opus cit.* T. III, 183. — Dollinger. *La Réforme*, T. I, p. 203 ; T. III, p. 262. — Laffay. *Luther*, p. 57.

l'Angleterre serait restée catholique [1].

Les idées d'Henri VIII valaient mieux que ses mœurs. Il venait justement d'écrire contre Luther un livre indigné [2], qui lui avait valu du Pape Léon X le titre flatteur de *Défenseur de la Foi*, lorsqu'un beau jour, après vingt ans de mariage avec une sainte femme, Catherine d'Aragon, qui lui avait donné cinq enfants, il veut la répudier pour épouser Anne, sœur de Marie de Boleyn, sa maîtresse.

Le Pape ne cède ni aux instances, ni aux menaces. Henri VIII passe outre. Il trouve un complice dans l'archevêque de Cantorbéry Cranmer ; et, c'est alors ce honteux défilé de femmes qui fit du ménage royal un scandale pour toute la chrétienté : après Anne de Boleyn décapitée, ce fut Jeanne Seymour qui

---

1. ROHRBACHER. *Hre de l'Eglise*. Liv. LXXXIV. T. X. p. 77. — BOSSUET. *Histoire des Variations*, Liv. VI. n° 51.

2. « *Assertio septem sacramentorum adversus Mart. Lutherum. Henrico VIII. Angliæ rege, auctore. Parisiis. 1562* ».

mourut au bout de dix-sept mois, puis Anne de Clèves bientôt répudiée, Catherine Howard, décapitée après six mois, et, enfin, Catherine Parr, à qui la mort du roi épargna l'échafaud.

Henri VIII se déclara chef de l'Église d'Angleterre : toujours le Césarisme !

Les supplices et la mort brisèrent les premières protestations du clergé. On confisqua les biens des couvents et la persécution fraya le chemin à la Réforme Les idées malsaines vont vite : tous les vices qui n'avaient pas précédé la rupture avec Rome lui firent bientôt cortège. L'Angleterre n'eut plus grand chose à envier à l'Allemagne : amorcée, dans la débauche, par Henri VIII, aggravée sous le règne d'Edouard VI, suspendue un moment sous le gouvernement catholique de la reine Marie, la Réforme fut définitivement assise, de force, dans le sang et dans la boue, par le génie infernal d'Élisabeth.

— En Angleterre comme en Allemagne, par-dessus la multiplicité et la

confusion des sectes, deux courants contraires se sont dessinés au sein du protestantisme : l'un qui s'éloigna de plus en plus du catholicisme ; l'autre qui s'en rapprochait graduellement [1].

Protestants libertins, que le dogme gênait et la morale plus encore, qui n'ont vu dans la Réforme que l'émancipation, qui n'en ont retenu que la haine aveugle du papisme et qui, de négations en négations, sont venus s'échouer sur la plage aride et désolée du rationalisme. C'est à cette extrême gauche, qui représente aujourd'hui, non plus une idée religieuse, mais des rancunes politiques, que faisait allusion M. G. Monod lorsqu'il a dit que « *le Protestantisme n'était plus qu'un vaste abri pour toutes les formes de la Libre Pensée* » [2].

L'autre courant revient, se rapproche, remonte vers le catholicisme. Au lieu de prendre la Réforme sous son côté né-

1. G. Goyau, *Les Papes et la Civilisation*, p. 136. — Pisani, *Le Siècle*, III, 90. — 2. G. Monod, *Revue historique*. Mai 1892.

gatif de révolte et d'hostilité, ceux-là ont recueilli pieusement, comme on ramasse les débris d'une chose précieuse, ce qu'elle leur laissait de religion et ils se sont cramponnés d'autant plus fortement à ce bagage religieux qu'ils le sentaient plus chétif.

Ames ardentes et fières, auxquelles vont nos sympathies et notre respect, qui sont désorientées, que heurtent les lacunes, l'illogisme, les sécheresses du Protestantisme et qui souffrent de ne pouvoir renier la parenté gênante des sectaires et des libertins issus comme elles de la Réforme !

Les unes, figures graves, un peu altières, essaient d'aller à Dieu toutes seules ; se drapent avec mélancolie, comme en un manteau de deuil, dans la dignité austère d'une vie irréprochable ; gravissent en silence le douloureux calvaire de l'incertitude et s'efforcent de rassurer leur conscience inquiète en se jetant dans l'activité des œuvres.

Les autres, plus délicates, plus ten-

dres, tourmentées d'aspirations plus hautes, travaillées du besoin de croire, que ne rassasie point ce christianisme amoindri, boiteux, étriqué ; qui ont froid, qui ne sont point à l'aise, qui ne respirent point à fond dans leurs temples déserts, sans autel et sans tabernacle ; qui voudraient plus, sans bien savoir quoi ; qui cherchent, qui marchent comme à tâtons, dans la brume ; qui touchent du doigt les faiblesses, les tares du protestantisme et ne voient, à travers leurs préjugés, qu'une image déformée du Christianisme, désillusionnées de ce qu'elles tiennent, mais pleines d'illusions encore sur l'Église, les autres, ballotées entre un secret instinct qui les pousse et des appréhensions qui les retiennent, regardent avec envie de notre côté.

Mal instruites des choses de notre foi, mal placées pour puiser aux sources, elles examinent avec anxiété l'attitude de nos femmes catholiques pour y lire, comme en un livre, à travers les paroles

et les actes, la transcendance qu'elles ont pressentie, de notre religion sur la leur.

Est-il bien sûr que le spectacle de certaines inconséquences n'en ait pas déconcerté plusieurs, qu'un peu d'édification aurait suffi peut-être à ramener au bercail ?

Il est tout à fait caractéristique qu'à mesure qu'elles deviennent plus parfaites et qu'elles s'élèvent davantage, par leur piété individuelle, ces âmes protestantes semblent se détacher de leur église et s'isoler du milieu protestant. On dirait que c'est leur vertu même qui les pousse dehors et qu'elles n'en sortent que pour devenir meilleures[1]. Tandis que nos saints, si haut qu'ils montent, ne perdent jamais contact avec les masses catholiques. C'est au contraire, de leur union plus intime avec leur Église, qu'ils tirent leur plus grande perfection. C'est la sève catholique qui les vivifie et ils la puisent en plein sol catholique.

---

1. G. Goyau, *L'Allemagne Religieuse*, p. 345.

— Où en sont aujourd'hui les Églises protestantes ?

En Allemagne, pour se garer des inconvénients du libre examen, on l'avait prudemment remisé, comme un objet dangereux auquel il vaut mieux ne pas toucher.

La paroisse protestante, organisée tant bien que mal sur le type de la paroisse catholique, préservait le peuple, à peu près, avec le prône du pasteur. Mais le libre examen, mis à la porte des temples, s'installa, comme chez lui, dans les Universités où s'intruisent les jeunes ministres ; et, par cette voie détournée, il rentra sournoisement dans les paroisses, à la ville et au village, pour y faire son œuvre de désagrégation.

Il y eut scission dans le clergé : les tenants des vieilles professions de foi officielles, les orthodoxes, puis, les libéraux, les modernes absolument rationalistes : situation extrêmement fausse de deux frères siamois qui seraient brouillés ensemble.

Le peuple ne s'en aperçut pas tout de suite, parce que les consistoires y veillaient et imposaient à la jeune école des réserves sévères, au moins dans les prêches ; et les pasteurs libéraux, gardant pour eux leur pensée intime, donnaient en chaire l'enseignement traditionnel tout comme les orthodoxes, quitte à se rattraper dans les conférences, les journaux, les brochures, les conversations ; car, si le consistoire avait droit de contrôle sur la prédication, la propagande lui échappait.

Aussi, au spectacle de toutes ces divergences, discussions, querelles, divisions, la foi s'en va tous les jours. Ce n'est plus une croyance, c'est une philosophie, une opinion ; et la religion, réduite à l'état de vague sentimentalité, s'évanouit peu à peu dans l'incrédulité et dans l'indifférence [1].

En 1902, ces dissensions, qui travaillent également le protestantisme français, eurent un écho, ici, à Reims.

1. Nicolay, *Histoire des croyances*. T. I, p. 196.

En 1872, le synode général de l'Église réformée de France avait essayé d'étouffer ces germes de schisme, en arrêtant une déclaration de foi qui se limiterait aux dogmes essentiels correspondant aux solennités de Noël, de Pâques, de l'Ascension et de la Pentecôte. Les conservateurs l'emportèrent, mais les libéraux n'y voulurent point souscrire.

A Reims, la même question fut très vivement discutée. Les jeunes, les dissidents, se réclamèrent, avec beaucoup de logique, du principe même de la Réforme. Ils protestèrent, au nom du libre examen, contre toute formule dogmatique obligatoire. On ne put leur opposer que des raisons de convenance et d'opportunité.

Ils acceptaient de conserver les fêtes en question et de les célébrer encore, pour ne pas déconcerter le peuple, mais sans qu'on exigeât d'eux une profession de foi explicite aux mystères qu'elles représentent.

Au synode de Montpellier, il semble bien que les orthodoxes n'aient ajourné

la fatale échéance qu'au prix d'une grosse concession ; car, la formule transactionnelle, votée seulement par 63 voix contre 24, comporte des restrictions qui en atténuent singulièrement la portée. On se contente de l'insertion pure et simple de la Déclaration de foi de 1872 dans les statuts de chaque église, et l'on ajoute : « *Qu'il est bien entendu que cette insertion n'entraîne pas, pour les membres de l'église, l'adhésion explicite exigée des seuls pasteurs ; et qu'elle indique seulement que la foi proclamée par la Déclaration est la foi de l'église que chaque membre désire posséder de plus en plus, sans qu'il lui soit demandé d'en rendre compte publiquement* ».

Les assemblées tenues à Orléans, à Jarnac, à Paris, en 1906, sont loin d'avoir rapproché les partis.

Ces faits sont significatifs.

Les têtes du parti s'inquiètent et ne cherchent même plus à dissimuler cette faillite de la Réforme[1], qui d'ailleurs

1. Dr Ewer. *La non-réussite du Protestantisme.*

ne ramène pas les esprits vers Rome, mais les entraîne au rationalisme et à la Libre Pensée.

— Tout récemment une série d'articles, parus dans une revue protestante, *l'Alte Glaube,* nous apportait encore quelques échos de ces préoccupations : « *Je vois l'Église évangélique d'Allemagne,* écrit le pasteur Stœker, *menacée des plus grands dangers. Elle est le jouet d'erreurs terribles que, vu son état actuel, elle est incapable de combattre. Les puissances ennemies de l'Église évangélique, qu'elles soient religieuses comme Rome ou irreligieuses comme la libre-pensée, le judaïsme et la démocratie sociale, vont toujours croissant ; le protestantisme, lui, n'est pas au bout de ses maux avec ses discussions doctri-*

p. 302, — Dr Bruchuer. *Trois conférences sur l'état présent de l'Eglise.* Gasparin. *L'agonie du Protestantisme.* Scherer. *Mélanges de critique religieuse,* p. 155. Steeg. cité par Bougaud. *L'Eglise.* p. 329'. *Le Crépuscule du Lutheranisme.* Cf. Correspondant du 25 janvier 1907, p. 296. de Broglie, *Essai de solution des difficultés du Protestantisme contemporain.*

nales, son servilisme envers le pouvoir civil, son manque de liberté et d'énergie »[1].

« *Si les choses continuent d'aller du train qu'elles vont*, dit le pasteur Schenk, *c'est la dissolution complète de notre église évangélique*[2].

Puis, c'est Wolf, dans sa brochure : « *La ruine imminente de l'Eglise évangélique en Allemagne* », qui avoue que : « *la vie intérieure de foi incline de plus en plus vers sa ruine et que le danger mortel, c'est une espèce de protestantisme qui non seulement combat toute autorité humaine et toute discipline ecclésiastique, mais aussi l'autorité de la révélation divine, de la doctrine et de la personne de Jésus-Christ* ». Et l'auteur de cette étude en conclut que si cet esprit de rationalisme arrive à prévaloir, comme tout le fait appréhender, l'Église catholique resterait la seule église chrétienne : qu'elle serait seule à proclamer

1. Stœker, *Peuple évangélique, veille !*
2. Schenck, *Frohe Botschaft.*

et à défendre la vérité de la Bible, la foi positive et l'autorité : que ce serait alors son triomphe assuré.

Ce mauvais son de cloche inquiète, à bon droit, les âmes religieuses de l'église réformée en Allemagne.

— Le clergé anglican, fortement entamé par les idées philosophiques du XVIIIe siècle, était tombé, lui aussi, très bas. L'exemple et le contact des 11.000 prêtres français réfugiés et si généreusement accueillis en Angleterre pendant la révolution, furent un coup de fouet [1].

Quelques esprits d'élite, frappés de l'impuissance et de l'infériorité de leur église, entreprirent de la régénérer. Ce mouvement, connu sous le nom de mouvement d'Oxford, a eu ses historiens [2].

L'Église anglicane ne peut pas se con-

1. H. MAILFAIT. *Déportation et exil du clergé français pendant la Révolution*. p. 61. — BAUNARD. *Un siècle*. p. 121.

2. THUREAU-DANGIN. *La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle*. — GUIBERT. *Le réveil du catholicisme en Angleterre*. — NEWMAN. *Histoire de mes opinions religieuses*. *Passim*. Append. p. 136.

fondre avec la Réforme Luthérienne. Elle a une autre histoire, et même, d'autres principes. Elle fut autrement conservatrice.

Au fond, elle aboutissait aux mêmes résultats négatifs : car, qu'on fuie par une voie ou par une autre, à mesure qu'on s'éloigne du foyer, c'est le refroidissement et puis la mort.

Mais, tout de même, s'il paraît difficile que l'étude des origines en Allemagne ne révolte pas une conscience impartiale, on conçoit plus aisément que l'examen loyal du problème religieux en Angleterre puisse laisser en paix une âme de de bonne foi.

Aussi Newman n'est-il pas venu tout de suite à l'abjuration ; Pusey n'y vint jamais. Newman a cru longtemps que les défectuosités de son église n'étaient pas radicales et qu'on pouvait y remédier ; Pusey l'a cru jusqu'à la fin.

Et tous deux également sincères, l'un qui sortit du schisme, l'autre qui y resta, furent les initiateurs de ce qu'on a appelé

la Renaissance catholique en Angleterre.

La conversion de Newman fit une profonde impression. Elle fut suivie d'autres retours sensationnels : Faber, Manning, Spencer et d'autres.

Elle posa la question de l'union ; et, pour beaucoup, la poser ainsi en pleine lumière, en la dégageant des ignorances, des préjugés, des partis-pris, c'était la résoudre.

Pusey, concentrant tous ses efforts sur le relèvement de l'Église anglicane, la rapprochait, tous les jours davantage, du catholicisme. Rien ne l'arrêta, ni les résistances, ni les hostilités. Les attaques qu'il subit ne firent que provoquer de nouveaux éclaircissements.

Pour donner satisfaction aux besoins religieux des âmes, il reprit l'une après l'autre les pratiques cultuelles abandonnées, non parce qu'elles étaient catholiques, mais parce qu'il les estimait nécessaires et fécondes.

Le Puseysme engendra le Ritualisme

et la Haute église, dont la croyance et les rites se confondent tellement avec la doctrine et la liturgie romaines, qu'à l'œil on s'y méprend.

C'est comme un poste avancé sur la route de Rome, qui n'est pas encore de la zone romaine, mais qui n'est déjà plus en territoire anglican. C'est le porche de l'Église catholique ; et, ceux qui arrivent jusque-là, un peu plus tôt, un peu plus tard, frappent à la porte et demandent à entrer.

— En 1850, le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre avait ramené l'attention sur la très délicate question des ordinations anglicanes, d'autant plus brûlante que le mouvement parallèle du Puseysme multipliait les similitudes avec Rome : « Que vaut notre Messe ? Nos prêtres ont-ils le sacerdoce de Jésus-Christ ? Nos Évêques remontent-ils aux Apôtres ? »

On pressentit la pensée du Saint-Siège, laissant entendre que si le Pape consentait seulement à considérer la question

comme douteuse, les Évêques se prêteraient à une revalidation qui serait un premier pas vers l'union, tandis qu'au contraire une condamnation serait une catastrophe.

Léon XIII accepta de remettre toute la question à l'étude. Il nomma, en 1896, une commission très indépendante dont les Chefs de l'Église anglicane reconnurent la compétence et l'impartialité.

« *Quel courage doit avoir un Pape*, écrivait M. Gladstone, dans la Revue anglo-romaine, *à quel point doit-il s'élever au-dessus des violents orages de l'esprit de parti, pour que, dans un esprit et avec un désir de paix, il prenne une aussi paternelle attitude !* »[1]

Le tribunal déclara, pour des raisons théologiques qu'il serait trop long de préciser ici, qu'il n'était pas possible de reconnaître la validité des ordinations anglicanes.

---

1. Cf. Revue Anglo-Romaine. Mai 1896. *Les Ordinations anglicanes.*

L'émotion et la déception furent profondes en Angleterre.

Il y eut de violentes récriminations, de la part des esprits passionnés, contre l'intransigeance de la Papauté. Mais, dans les milieux plus calmes, cette fermeté inébranlable de principe, ce refus de biaiser en face d'avantages considérables, cette affirmation nette de l'autorité, tout cela impressionna favorablement le caractère anglais, et, jamais on ne vit plus de conversions que dans les années qui suivirent [1].

Et ce n'est point assez de les compter, ces conversions, il faut les peser et les comparer. Cela encore, devrait ouvrir les yeux aux protestants.

C'est l'élite qui revient à nous, au prix parfois de sacrifices héroïques ; dix mille retours par an, en moyenne.

Le Protestantisme nous donne ce qu'il a de meilleur.

Il nous prend nos rebuts, nos déchets.

---

1. PISANI. *Le Siècle*. III, 96.

quelques malheureux prêtres, une demi-douzaine par an, qui s'évadent, comme on dit, beaucoup moins pour satisfaire à de hautes aspirations d'âme, que pour s'affranchir d'une discipline morale qu'ils n'ont plus la force de porter. Pour nous, c'est un gain, une épuration, ils nous débarrassent; pour eux, c'est une chute. On ne peut pas dire qu'ils s'élèvent au protestantisme : ils y tombent.

Est-il besoin de formuler maintenant une conclusion ?

Quand l'Église catholique affirme qu'elle est l'Église du Christ, elle le prouve titres en mains ; elle le montre par sa grande allure, sa belle tenue, sa robuste santé, l'unité, l'harmonie de sa vie, l'ampleur de ses œuvres et sa noble assurance doctrinale.

Elle supporte la confrontation la plus rigoureuse avec l'Évangile. Ceux qui l'ont vue, il y a vingt siècles, à son berceau, la reconnaîtraient à merveille. Ils diraient : « *Comme elle a grandi! mais c'est bien elle!* »

De la comparer avec ces pauvres églises chrétiennes, anémiées, mutilées, déformées, partout esclaves de l'État, cela confirmerait encore, par contraste, sa transcendance incontestable et sa légitimité.

Mais, il ne peut y avoir ni deux, ni trois églises du Christ, car Notre Seigneur n'en a fondé qu'une, à qui il a confié tous les fruits de l'unique rédemption.

Et nous devons alors dire, de cette unique Église, ce que l'Évangile dit du Rédempteur : « *Non est in alio aliquo salus* [1]. Il n'y a pas de salut en un autre qu'en Lui ! *Il n'y a pas de salut en une autre qu'en elle !* »

C'est ce qu'on a voulu traduire par la fameuse formule : « *Hors de l'Église, pas de salut !* » qui dénature, en le rétrécissant, le sens du texte évangélique. Il serait plus exact de dire : « *Sans l'Église, pas de salut !* »

Il faut distinguer la Rédemption *opé-*

1. Act IV, 12.

rée par Jésus-Christ et la Rédemption *appliquée* par l'Église. Pas de salut, sinon par Jésus-Christ ; et, par conséquent, pas de salut, sinon par l'Église.

Mais, si l'Église a une sphère d'action officielle très déterminée, sa zone d'influence est plus étendue, car le rayonnement de son activité déborde les cadres de la catholicité.

C'est ce que l'on veut dire lorsqu'on parle du Corps et de l'Ame de l'Église.

Le Corps de l'Église, c'est l'Église visible, la société extérieure, le groupe organisé des catholiques.

L'Ame de l'Église, c'est l'Église intime, celle qui atteint réellement les âmes, qui les pénètre, par son ministère direct sur son propre territoire, ou au-delà de ses frontières naturelles par des voies mystérieuses qui échappent à tout contrôle humain ; car Dieu discerne encore des élus, là où l'œil de l'homme n'a plus de signe pour les reconnaître.

Le Corps de l'Église, si l'on peut dire, c'est l'Église des corps, l'Église telle

que les hommes la voient. — L'Ame de l'Église, c'est l'Église des âmes, l'Église telle que Dieu la connaît.

On se rattache à la première par le Baptême : tous ceux-là appartiennent à la seconde, baptisés ou non, qui ont au cœur l'amour de Dieu, qui ont faim et soif de la vérité intégrale, qu'ils l'aient trouvée déjà ou qu'ils la cherchent encore : « *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas dans le bercail* »[1], a dit Notre Seigneur.

A quoi vous servira d'être dans la maison, si vous ne vivez pas de la vie de famille? A quoi bon avoir sa place dans le bercail de Jésus-Christ, si on n'écoute pas la voix du Pasteur ?

Les autres qui sont dehors et qui, sans bien savoir ni où ni comment, voudraient être dedans, sont plus près du Cœur de Jésus que les brebis marquées de son chiffre, insouciantes ou mutines, qui sont l'objet quotidien des soins de

1. JOAN., X, 16.

l'Église, mais qui s'y dérobent ou qui en abusent.

Loin d'être intransigeante et sans pitié, cette doctrine n'est-elle pas la doctrine de la *porte ouverte* ?

Ceux qui sont dehors, on ne les repousse pas, on les appelle et on les attend.

D'être dedans, ce n'est pas un gage de salut, car le catholique pécheur n'appartient pas à l'Ame de l'Église, à l'Église qui sauve ; il se dérobe à son action, et, par sa faute, ne bénéficie pas de la rédemption.

D'être dehors, ce n'est pas un signe de réprobation, pourvu que le fait de n'être pas entré ne soit imputable ni à la négligence ni à la mauvaise volonté. Et tous ceux qui cherchent loyalement, « *qui n'ont jamais péché contre la lumière* » selon la belle parole de Newman [1], sont déja traités par Dieu comme s'ils étaient arrivés.

L'essentiel, c'est donc d'appartenir à l'Ame de l'Église.

1. Newman. *Histoire de mes opinions religieuses*, p. 56.

Or, le plus simple, le plus sûr, c'est assurément d'être catholique. Mais, s'il est plus difficile d'y parvenir à ceux que les situations et les circonstances ont placés hors du catholicisme, ils le peuvent cependant : c'est une question de sincérité, de bonne foi et... de bonne vie.

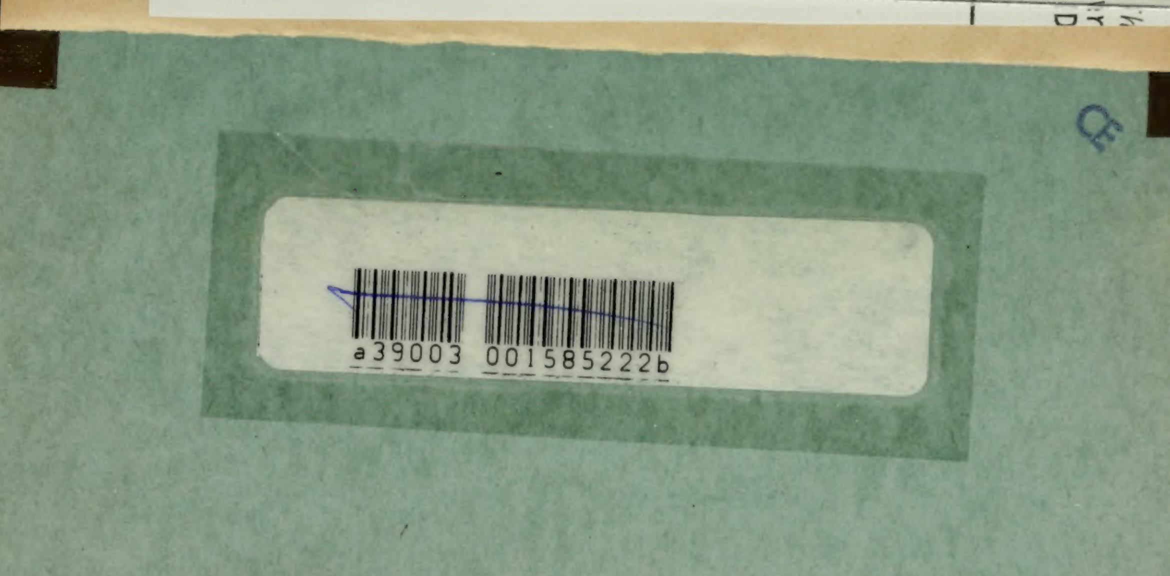
J'ai la conviction que la bonne foi est certaine chez la plupart des orientaux schismatiques, surtout dans le peuple. Elle doit être fréquente dans l'Église anglicane. Elle est possible partout ailleurs, même chez les Juifs et les musulmans.

Cependant il faut avouer qu'en plein milieu catholique, pour les esprits cultivés surtout, cette question de bonne foi paraît beaucoup plus délicate ; car il suffit d'ouvrir les yeux pour au moins douter ; et, sitôt qu'on doute, le devoir s'impose de tout faire pour sortir du doute.

Remercions Dieu d'être nés dans le bercail du Christ et prions pour ceux qui n'ont pas eu notre bonheur !

l'É
en
I
piti
doc
C
pou
D
salı
tien
sau
faut
D
de
n'êt
la ne
Et t
« *q*
miè
mar
s'ils
L
l'Ar

1.
p. 5


a39003 001585222b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 08 04 17 5